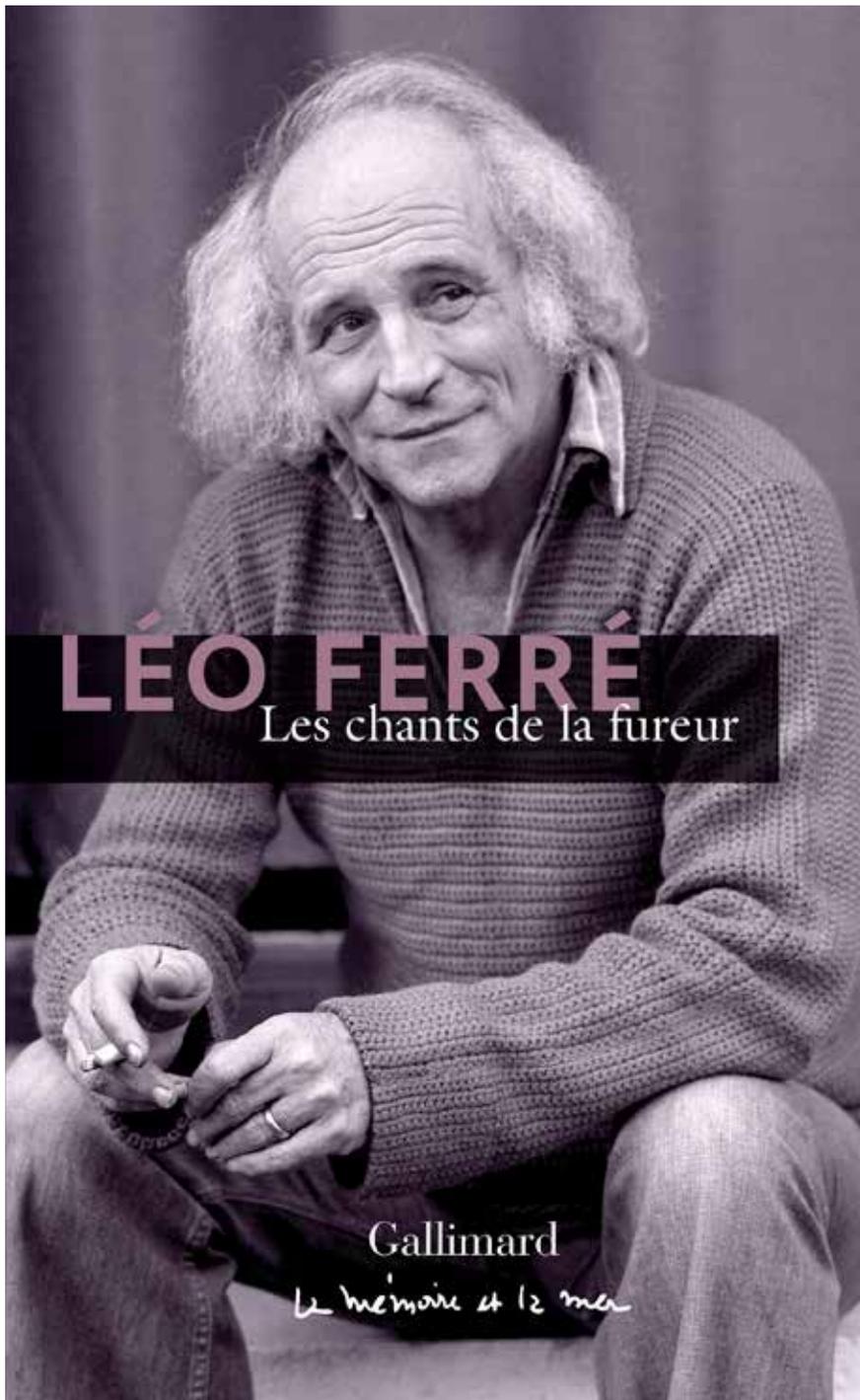


Les Copains d'la nouvelle



L'ACTUALITÉ DE LÉO FERRÉ
Automne 2013 / Hiver 2014 (2) – N° 26 – 6 €

L'art d'aimer

- 1 -

On s'aime ce retour
Puis ce sera que du bleu
Puis somme à la Couronne
L'heure de la leçon.

Quand les oiseaux ont leurs
Se tiennent sur la table
Lorsqu'il fait tout bleu
Ils en la nuit en bataille

On s'aime à

Pour un jour d'été
Qui s'élève par la
Qu'on s'en va par le bon

On s'aime à

Pour les feuilles jaunies
Sous l'œil m'effrayé
De regarder le front

- 2 -

On s'aime ce bon
Quand la tête se penche
Quand s'en va le concert
Les oiseaux sont
Quand la nuit se fait
Qu'on s'en va par le bon
Lorsqu'il fait tout bleu
Ils en la nuit en bataille

On s'aime
Pour un jour d'été
Qui s'élève par la
Qu'on s'en va par le bon

M

3

On s'aime le printemps
Quand la nuit se penche
Quand s'en va le concert
Les oiseaux sont

Quand la nuit se fait
Qu'on s'en va par le bon
Lorsqu'il fait tout bleu
Ils en la nuit en bataille

On s'aime à

Pour un jour d'été
Qui s'élève par la
Qu'on s'en va par le bon

On s'aime à

Pour les feuilles jaunies
Sous l'œil m'effrayé
De regarder le front

- 4 -

On s'aime ce bon
Quand la tête se penche
Quand s'en va le concert
Les oiseaux sont
Quand la nuit se fait
Qu'on s'en va par le bon
Lorsqu'il fait tout bleu
Ils en la nuit en bataille

On s'aime
Pour un jour d'été
Qui s'élève par la
Qu'on s'en va par le bon

Mémoire de la fureur

J'ai la fureur posthume et je m'y vautre. Ça fait du bien au sentiment.

Léo Ferré

Il faut préciser dès l'abord que, contrairement à ce que vont répétant la presse et les sites Internet qui raffolent de cette expression réputée très « vendeuse », *Les Chants de la fureur* n'est nullement une « intégrale » des œuvres de Léo Ferré. Il y aurait fallu plusieurs centaines de pages supplémentaires, incluant l'opéra *La Vie d'artiste*, le récit radiophonique *De sacs et de cordes*, le feuilleton lyrique *La Nuit*, l'opéra *L'Opéra du pauvre*, les textes écrits pour la radio *La musique souvent me prend... comme l'amour* et de nombreux autres encore... On demeure bien loin de l'exhaustivité et le pavé considérable qui a paru chez Gallimard au mois d'octobre 2013 constitue par conséquent une « simple » anthologie. On relèvera, au nombre de pages, que l'anthologie en question – la première depuis vingt ans, soit depuis *La Mauvaise graine*, ouvrage posthume publié en 1993 – fournit cependant matière à lire.

Histoire d'une parution

Le projet d'une publication des œuvres complètes est ancien. Ce ne sera pas encore pour cette fois, non, mais une très grande distance vient heureusement d'être franchie.

Il est question, au départ – c'est-à-dire il y a plusieurs années – de faire paraître ce livre chez La Mémoire et la mer. Immédiatement, plusieurs questions se posent. Comment doit-on considérer les recueils déjà publiés ? Faut-il les faire figurer à leur date de parution ? Devra-t-on, bien plutôt, les « éclater » en fonction des mises en musique ultérieures ? Doit-on redonner les différentes versions d'un même texte ? Comment inclure *La Mémoire et la mer*, œuvre matricielle d'une part, les sept chansons qui en sont nées – avec toutes leurs variantes – d'autre part ? Fera-t-on un tome ou bien deux, un de textes, l'autre de notes et de variantes ? Donnera-t-on *Les Passantes* (texte enregistré) ou bien *Les Passantes*, *Das Kapital* et *Sous le ban*, c'est-à-dire les trois poésies d'où est tirée la chanson ? Faut-il donner *Poète... vos papiers !* et *Art poétique*, ou bien la chanson *Poète... vos papiers !* qui est la conjonction des deux poèmes précédents ? Convient-il de donner à lire le tout, au risque de doublons qui pourront paraître étonnants ? Que choisir pour les chansons co-écrites avec Eddy Marnay ou Francis Claude ? Que deviendront les textes parus dans des revues, publiés dans des programmes ? Comme toujours, Mathieu Ferré s'entoure d'avis, écoute les opinions qu'il sollicite. De longues discussions s'ensuivent, de nombreux arguments se valent, des optiques différentes se justifient tout autant.

Tout aussi essentielle est, on le comprend, la question du titre. Je lui suggère, en toute amitié et sachant que, de toute manière, c'est lui qui décidera, *Les Chants de la fureur*. Ce titre, Léo Ferré l'a fait connaître en 1962, dans le volume des « Poètes d'aujourd'hui » que lui consacra Charles Estienne, chez Seghers (n° 93). À l'origine, il aurait dû s'agir d'une série de chants, mais on n'en connaît que le « Chant I, Guesclin » qui donnera naissance à sept chansons, sera remanié durant des décennies avant de paraître en 1986 dans le second volume des « Poètes d'aujourd'hui » présenté cette fois par Françoise Travelet (n° 93-2), sous le titre *La Mémoire et la mer, version complète* (et non, on le remarque, « définitive »). Le titre ne quitte pas l'esprit de Léo Ferré, qui, dans ses inédits, l'utilise encore sans parvenir, semble-t-il, à l'élire pour un texte en particulier, mais sans y renoncer jamais. On le retrouve en effet désignant ce qui s'appela successivement *Le Carnet de Madeleine*, *Les Chants de la fureur*, enfin *Les Années blêmes*. On le retrouve une fois de plus dans des notes diverses, consignées à la fin du manuscrit en question. On le retrouve finalement, chapeautant un texte qui, par extraits, formera la chanson *Le Vent*.

L'affection manifeste du poète pour cette magnifique formule valait que, modestes exécutants, nous la choissions pour titre générique de son œuvre. Ce sont les raisons que j'expose à Mathieu Ferré, au mois de mai 2006, dans la maison familiale de Castellina-in-Chianti.

Cette année-là, nous faisons en effet, mon épouse Martine et moi, deux voyages de quelques jours en Italie, au cours desquels nous procédons avec Mathieu Ferré à l'archivage et à la numérisation des manuscrits de son père, manuscrits désormais dûment répertoriés, protégés et classés. Pour chacun d'entre eux, une fiche informatisée est établie. Après notre départ, ce long travail sera poursuivi par Yann Valade, auteur du livre *Léo Ferré, la révolte et l'amour*.

Entre février et novembre 2006, Martine et moi dactylographions, à Paris, l'ensemble des textes inédits, brouillons, ébauches, notes, fragments laissés par l'artiste. Je les envoie au fur et à mesure à Mathieu Ferré, par courrier électronique. Une exception, le *Traité de morale anarchiste* sera dactylographié par Yann Valade, qui, en Italie, poursuivra le travail, au mois de février 2007.

En 2011, Mathieu Ferré avance l'idée de quelque chose de chronologique, mêlant tous les genres et d'un recueil séparé, dévolu aux notes. À y bien réfléchir, cette solution paraît la plus raisonnable. Reste à établir une chronologie fiable... Reste surtout à trancher le débat très important : publie-t-on *Poète... vos papiers !* à sa place chronologique de 1956, comme volume à part entière voulu par Léo Ferré, ou bien « brise »-t-on le livre en mettant chaque texte devenu chanson à sa date respective d'enregistrement ? *Quid* des variantes ? Publie-t-on *Testament phonographe* à sa place chronologique de 1980 ou... ? Publie-t-on *La Mauvaise graine* que Léo Ferré n'a hélas jamais vu paraître ou... ?

En mars 2011, Mathieu Ferré nous informe que Gallimard a dans l'idée de proposer au public une anthologie de deux à trois-cents pages. François André reçoit à son tour les textes : « L'océan Ferré, m'écrit-il. Tu connais tout ceci depuis longtemps : pour ma part, je lis, je découvre, je me perds ». Je lui fais alors parvenir les quelque deux-cents transcriptions d'inédits effectuées par Martine et moi. Rien ne se produit réellement, malgré une relance qu'il effectue à l'automne en proposant une équipe, puisqu'il apparaît, à l'évidence, que la conception de ce livre ne peut être autre que collective : la masse et la diversité du matériau à traiter, le nombre et l'importance des choix nécessaires, commandent une réflexion de groupe.

C'est finalement au début de l'année 2013 que Mathieu Ferré nous confirme l'intention de la maison Gallimard de procéder, avec *La Mémoire et la mer*, à une édition importante, qui ne sera pas intégrale, mais considérable toutefois : textes connus et inédits formeront la somme que l'on connaît désormais sous le titre *Les Chants de la fureur*. Le responsable éditorial est Aurélien Masson, né en 1975, par ailleurs directeur de la collection « Série Noire ». Je me réjouis de la nouvelle et du fait que ce titre ait été retenu. Rapidement, Mathieu Ferré réunit une équipe d'amis qui s'attelle à un travail très important de relecture et de corrections typographiques. L'éditeur a fait savoir qu'il désirait faire paraître le livre à la rentrée : le délai est bref et la tâche gigantesque. Elle est confiée, assortie d'une merveilleuse confiance, à François André, Colette Brogniart, Louisette Clerc, Patrick Dalmaso, Claude Frigara, Stéphane Oron, Alaric Perrolier et moi-même.

Inconvénient supplémentaire, les correcteurs demeurent dans des lieux très éloignés les uns des autres. Aucune réunion n'est possible, moins encore dans le délai imparti. Internet, évidemment, supprime ces problèmes. Patrick Dalmaso installe une plate-forme collaborative qui permet à tous de prendre connaissance de l'ensemble de la parution prévue, de travailler chacun de son côté, et de lire le travail des autres. Il y adjoint un forum, pour l'échange de points de vue et de choix typographiques (ce qu'on nomme aujourd'hui, improprement d'ailleurs, la ligne graphique, et qu'on désigne en jargon d'imprimerie sous le vocable *marcbe*).

Au mois de mai 2013, Mathieu Ferré me fait relire les tables ainsi qu'un premier jet de sa préface, puis effectue l'envoi des textes à Gallimard. Tout va maintenant très vite : en juin, François André rencontre Aurélien Masson pour un entretien. Lorsque je le retrouve immédiatement après dans un café, place de la Sorbonne, il m'annonce que le livre comptera, dans la police et le corps choisis, quelque mille sept-cents pages. On est fort loin des deux à trois-cents pages imaginées antérieurement. Devant lui, s'étale une impressionnante table des matières de quinze feuillets. Un peu plus tard, je reçois de Mathieu Ferré un PDF des deux-cent-neuf premières pages et cela me donne une idée plus précise de ce que sera le visage définitif du livre. Depuis quelque temps déjà, l'ouvrage est annoncé sur les sites de vente par Internet et sur celui de l'éditeur lui-même.

En août, Mathieu Ferré m'écrit encore pour me parler du bon à tirer, qui sera donné par lui dans la deuxième quinzaine du mois. Le rythme de l'éditeur ne faiblit pas.

Le PDF complet est découvert mi-septembre.

Composé par IGS-CP en Charente et achevé d'imprimer sur Timson par Normandie Roto Impression dans l'Orne, le livre *Les Chants de la fureur* se présente sous la forme d'un volume de mille six-cent vingt-six pages au format 14 x 22, 5 cm. La photographie de couverture est due à Hubert Grootclaes. La quatrième de couverture présente un extrait de la préface de Mathieu Ferré et une brève présentation non signée. Les textes sont disposés l'un après l'autre, à la suite, car l'abondance de titres ne permettait évidemment pas de faire commencer chaque œuvre sur une page nouvelle. La parution en librairie est fixée au 17 octobre, au prix de trente-quatre euros.



Architecture et sommaire

Il convenait d'inventer une architecture propre à ce premier pas vers une édition « totale ». On a finalement opté ici – dans sa préface, Mathieu Ferré, qui a tranché, explique son choix – pour une publication qui respecte l'ordre des parutions initiales, en tranches chronologiques successives. Les recueils qui préexistaient à ce regroupement ont été « démontés ». Pour reprendre les mêmes exemples que précédemment, *Poète... vos papiers !* est distribué dans la tranche 1943-1959, ce qui est parfaitement logique. Les poèmes qui le constituaient sont là, mais sans les divisions en différentes parties qui structuraient l'œuvre initiale. Ainsi, *Testament phonographe* fut aussi un recueil « démonté », son contenu réparti dans les tranches chronologiques. Par ailleurs, des tranches thématiques font aussi partie de ce livre nouveau.

Si l'on ne dispose pas, comme dit en commençant, de *La Vie d'artiste*, de *De sacs et de cordes*, de *La Nuit*, de *L'Opéra du pauvre*, de *La musique souvent me prend... comme l'amour*, on peut heureusement lire d'autres œuvres « longues », de grands textes comme le poème lyrique *Les Noces de Londres* ou bien *Je parle à n'importe qui*, *Marie-Jeanne*, *La Méthode*. Ou encore le texte que Léo Ferré écrit pour la pièce de Richard Martin, *L'Opéra des rats*.

Des proses rares figurent au programme, les très belles *Lettres non postées*. De ces *Lettres* dont on conserve, dans l'oreille, le ton inimitable que leur donna Michel Bouquet lors d'un enregistrement discographique mémorable, ont été rapprochées quelques correspondances parfaitement authentiques celles-là, qui furent affranchies et dûment confiées aux services postaux. Elles illustrent plusieurs facettes de la stylistique épistolaire de Léo Ferré. Inévitablement, elles deviennent, on s'en apercevra, des textes à part entière, tant il est vrai qu'un artiste ne cesse jamais d'être un artiste, qu'un écrivain est toujours nécessairement un écrivain et que le destinataire reçoit, en même temps qu'une réponse à ses questions, un texte nouveau, exprimé parfois, qui plus est, de façon autographe.

Des inédits nombreux apparaissent au sommaire. Beaucoup, on le regrettera longtemps, sont demeurés inachevés. On pense à *L'Oratorio de Noël* où Léo Ferré écrit une attachante Nativité animalière ; à *L'Entreprise Buffalo*, roman à peine esquissé (« Je veux que ce soit le roman de la folie poétique. Tout doit être *retroverti* », assurait-il) ; à *Tontolino et Squartchiafiga*, c'est-à-dire Don Quichotte revu par lui en 1964, dont ne sont donnés, dans le livre, que des extraits ; à *Signor Zambelli* qui est l'ennui et se retrouve justement dans *Tontolino et Squartchiafiga* où croisent par ailleurs Vison l'éditeur, comme dans la chanson qui porte ce titre, et Lévy-Bref, directeur de journal, évoqué dans *C'est la vie* ; à *Homère*, vraie mine d'idées ; aux curieuses notes titrées *Les Mémoires d'une caméra*, où l'on retrouve le nom de Tontolino ; à *La Machine* d'où naîtra *Porno Song* ; à ce beau texte dit *Messe* ou *Moïse* ; à cette prose inachevée, *Cette œuvre est autobiographique, elle a été vécue demain matin* ; à cette page unique, *François et Claire*, qui est très vraisemblablement un extrait du dialogue du film de Philippe Fourastié, non réalisé, *Mon frère le chien, ma sœur la mort*, dont on ne connaît que le texte *Il n'y a plus rien* ; à bien d'autres choses... Aux *Années blêmes*, par exemple.

Les Années blêmes est une œuvre passionnante, une pièce maîtresse qui devait être illustrée par Maurice Frot. Elle s'étend ici de la page 839 à la page 981. Courant février 1963, Ferré commence la rédaction d'un « journal » rétrospectif fondé sur les agendas conservés par son épouse à partir de 1953. De ce « journal » dont les échappées sont multiples, il tirera plus tard de nombreux textes ou fragments de textes (*Et... basta !*, *Paris, c'est une idée*, *Les Amants tristes*, *Il y a vingt ans que je n'écris plus de musique*, *Alors vint le printemps*, *Le Printemps des poètes*, *I have a rendez-vous avec le wind*, *Salut beatnik*, *Richard...*).

Et puis, se révèlent quelques écrits intimes : des tentatives pour tenir un journal – mais Léo Ferré ne s'astreint pas à l'écrire régulièrement – comme le très intéressant *Éphéméride 1958*,

qui raconte brièvement six journées échelonnées entre le 26 septembre et le 19 octobre de cette année-là, ou l'*Agenda 1971* (vingt-deux journées du mois de janvier). Ou bien encore, le court, mais terrible *Essai sur le mariage*, qui remet à l'heure de dramatiques pendules. Toutefois, l'*Agenda pour 1964* (trente-sept journées du 3 janvier au 12 mai) n'a pas été retenu pour la publication, peut-être parce que les notes correspondantes étaient trop brèves.

On rêve, naturellement, à ce qu'auraient pu devenir les textes inaboutis. Tels qu'ils sont, ils peuvent toutefois soulever notre enthousiasme, et, de toute manière, exciter notre curiosité. On regrette cependant que, de *Villon*, n'ait été retenue qu'une page, quand le dossier portant ce titre comprenait d'autres écrits (une liste de ballades proprement ferréennes qui ne furent pas écrites ; diverses études : sur *Le Lais*, la langue, la technique de la ballade ; une liste de mots d'argot avec leur traduction ; des commentaires sur une cinquantaine de vers ; le tout révélant une réelle volonté d'approfondissement du sujet).

Au lu de ces textes, il apparaît que Léo Ferré note tout, conserve tout, repasse sans cesse sur un texte ou sur une simple idée, tourne autour, repart, butine et revient, garde au cœur un titre, une expression. Travail qu'on pourrait croire vagabond mais qui ne l'est certes pas toujours (le dossier *Villon*, j'y reviens, c'est Ferré qui *étudie*, plume en main). Il faut admettre une fois pour toutes que le poète garde tout ce qui sort de sa tête, son « usine », comme il disait, parce que c'est son métier et le matériau de son travail. On mesure par là le temps qu'il lui aurait fallu pour faire éclore toutes ses idées : plusieurs vies.

On peut lire cette somme de cent manières. En recherchant un texte connu, pour le plaisir des retrouvailles ou pour approfondir la connaissance qu'on en a par la vision de l'imprimé. En quête, au contraire, du nouveau. On peut encore lire en continu, en sursautant lorsqu'on croise un inédit inattendu. On peut choisir de ne se consacrer, au moins pour commencer, qu'à ce qui est nouveau. On peut préférer les chansons *stricto sensu* – mais existe-t-il une chanson *stricto sensu* dans l'univers ferréen ? On peut aussi prendre la mesure de l'incroyable nombre de préfaces, présentations, introductions que signa Léo Ferré pour ses amis chanteurs, auteurs, plasticiens, photographes, hommes de théâtre... La table des matières des *Chants* en signale soixante-sept et il n'est pas certain que toutes soient recensées.

On l'aura compris : si les choix éditoriaux furent ardues et la structure du volume difficile à établir, le lecteur, lui, demeure, libre de courtiser à sa guise ces filles de tendresse et de colère, ce pollen d'amour et de fureur, une fureur toujours enchantée. Libre de s'offrir un tour sur *Le Carrousel du temps perdu* et de heler le quidam en lui disant *Prête-moi ta vie*, de partir pour *Madame Angleterre* alors qu'il se trouve *À la Villette*. Couché sur *L'Or et la paille*, il peut prendre connaissance de souvenirs sur Aragon, puis se régaler de la *Daube chérie*, une recette de cuisine composée comme un texte de Ferré.

Au cours de l'année 2013, celle du vingtième anniversaire de la disparition du poète, beaucoup d'ouvrages ont paru, dont il a été rendu compte dans le n° 25 des *Copains d'la neuille*. Mais le plus important, aucun auteur ne s'en offusquera, est à l'évidence celui de Léo Ferré lui-même. Il faut répéter, pour ne pas conclure, que d'autres œuvres demeurent inédites. On l'aura compris, on n'en a pas fini avec *Les Chants de la fureur*. De toutes les fureurs, comme il y eut une chanson intitulée *De toutes les couleurs*.

Jacques Layani



Gallimard
Le mémoire et le man

José Correa

Éditorial

Page 1 – *Mémoire de la fureur* – Jacques Layani

Entretiens

Page 8 – Entretien avec Mathieu Ferré

Page 10 – Entretien avec Aurélien Masson

Addenda

Page 12 – De *Guesclin* à *La Mémoire et la mer*

La Fabrique

Page 19 – *Les Années blêmes* et *Richard*Page 22 – *Le Vent*

Lectures

Page 26 – *Là où la structure s'affole* – Lionel BourgPage 30 – *Tout lire... Tout lire ?* – Jacques BertinPage 32 – *La Fureur et l'amour* – Joan Pau Verdier

Inédits

Page 34 – Un titre, deux textes, trois lettres

Page 35 – *Agenda pour 1964*Page 40 – *Le Coin des filles*

Page 41 – Trois lettres à Louis Aragon

Postface

Page 44 – *L'Âme du bouquin*

Postface bis

Page 47 – *Des lunettes empruntées, des dentelles et de la chemise*

Pages 2 et 3 de couverture : l'alphabet de Léo Ferré, d'*Amour* à *Anarchie*, de *On s'aimera* jusqu'à *Les Anarchistes* quand ces poèmes s'intitulaient *L'Art d'aimer* et *Les Anars*, quand la mise en chanson n'avait pas encore bousculé et corrigé l'ordonnement premier.

À l'exception de l'Éditorial et des Lectures, les autres articles sont de François André.
Un merci très fraternel à **José Correa** pour la « mise en lumière » de ce numéro.
En couvertures, les photos d'**Hubert Grootclaes** et **André Villers**.

Les copains d'la neuille est publié grâce au soutien de **La mémoire et la mer**,

1, avenue Henri-Dunant, 98000 Monaco – Tél. : 00 377 92 16 75 30

ISSN : 1771 – 0871

Directeur de publication : **François André**

Comité de rédaction : **François André, Claude Braun, Jacques Layani**

Lettrage du titre : **Charles Szymkowitz**

Maquette et mise en page : **Rinaldo Maria Chiesa dit Rinaz**

Abonnement : 15 € pour 5 numéros

À : **François André, 111, Clos des Libellules, 73290 La Motte Servolex**

Anciens numéros : 3 € le numéro, 75 € les 26 premiers numéros – inclus le CD du n° 7

Ce numéro 26 – 6 €

Courriel : francoisandre2@club-internet.fr

Page Internet : www.lescopainsdlaneuille.hautetfort.com

Sans oublier : www.leo-ferre.com

Entretien avec Mathieu Ferré

Les copains d'la neuille : Le projet d'un livre regroupant l'œuvre écrite de Léo Ferré t'accompagne depuis longtemps...

Mathieu Ferré : Depuis plus de quinze ans je rassemble, je saisis, j'ordonne tous les textes de Léo. J'ai toujours eu à l'esprit cette idée d'intégrale chronologique. Sans trop savoir comment la réaliser. J'avais commencé, en 1998, par la publication des partitions avec *Paroles et musique de toute une vie*. Tout n'y était pas – il manquait *L'Opéra du pauvre*, *Ludwig*,... – mais la plus grande partie était rassemblée. Je souhaitais publier les textes à La mémoire et la mer mais de multiples problèmes de distribution ces dernières années m'ont fait mettre le projet de côté. J'attendais le déclic.

CLN : Qui s'est produit...

M. F. : Avec la rencontre de Ludovic Perrin, journaliste à *Libération* – aujourd'hui au *Journal du dimanche*. Je l'avais rencontré, en 2003, lors de la parution d'un spécial Léo Ferré pour *Libé*. Il souhaitait écrire une biographie de Léo. Je l'ai revu il y a deux ans quand il la commençait.

CLN : Quel était précisément son projet ?

M. F. : À l'origine c'était un peu mélangé : une biographie avec des textes de Léo. Pour ma part, je voyais deux livres : une biographie et un recueil de textes.

CLN : Comment le projet est arrivé chez Gallimard ?

M. F. : Ludovic Perrin a contacté plusieurs éditeurs. Puis il a rencontré Aurélien Masson. Son projet a été retenu avec, en parution simultanée, une anthologie. À l'époque, vers la fin 2012, il y avait l'idée d'un livre de 300 pages.

CLN : Le projet s'est finalisé, ici, à Castellina en février 2013...

M. F. : Ludovic Perrin a fini sa biographie et il est venu chez nous accompagné d'Aurélien Masson. J'avais contacté Aurélien quelque temps avant pour lui rappeler son idée. Je lui avais envoyé une sélection de textes, lui disant que cette sélection ne me satisfaisait pas et que je souhaitais un livre plus important. Ici il a vu l'étendue de l'œuvre.

CLN : Sa réaction ?

M. F. : Excellente, manifestement on se dirigeait vers un livre d'une toute autre ampleur.

CLN : Dans une coédition Gallimard / La mémoire et la mer ?

M. F. : Très vite l'idée s'est imposée. Il y avait le grand plaisir d'associer l'œuvre de Léo à une maison d'édition aussi prestigieuse.

CLN : Comment fonctionne cette coédition ?

M. F. : Chacun garde la liberté de poursuivre ou d'arrêter la collaboration. Il peut y avoir des retrages. La publication ne se faisant qu'en Hors collection.

CLN : Pas de parution en Folio ?

M. F. : Il n'y aura pas de collection de poche.

CLN : Qui est responsable des choix éditoriaux ?

M. F. : J'ai décidé seul de la forme du livre, du découpage, du parti pris chronologique, du chapitre consacré à *La Mémoire et la mer*, des inédits, des textes posthumes ou ébauchés...

CLN : Il faut donner quelques explications sur les textes « écartés »...

M. F. : Il y a les textes que j'avais réunis dans *La Musique souvent me prend... comme l'amour*. C'était deux-cents pages de plus, donc impossible. Pour les autres il y avait le problème de pagination mais il y avait, avant tout, des problèmes judiciaires. En 2007, un tribunal a prononcé un jugement sur quatre œuvres – *La Vie d'artiste*, *De sacs et de cordes*, *La Nuit*, *L'Opéra du pauvre* – comme étant de « collaboration », co-écrites avec Madeleine. Que dire ? Pour tout ça, le silence...

CLN : Je comprends... Ton sentiment devant *Les Chants de la fureur* ?

M. F. : D'abord, une petite déception avec les textes mis en bout à bout. On en revient toujours aux contraintes techniques, à la pagination. Personnellement je n'aurais pas fait ainsi. Chaque texte, chaque poésie aurait débuté en haut de page.

CLN : Tu as voulu l'œuvre à nu, sans note aucune...

M. F. : Il y avait d'abord une raison de calendrier. Le projet s'est mis en place en février 2013 pour une sortie, initialement, prévue en juin. L'écriture d'un appareil critique était impossible en quelques mois. Par ailleurs, on peut mettre dans l'œuvre de Léo une note à chaque vers,

à chaque phrase. On n'en finit plus. Et puis les notes sont des explications mais aussi des chemins, des directions imposées. Si on ne comprend pas on peut chercher, se documenter. Travailler sa lecture. Pour Léo, il faut du temps. Léo, ça se mérite. Et les notes on peut les faire soi-même. *Les Chants de la fureur* est une porte. Peut-être vers la bibliothèque de la Pléiade. Ce sera alors une autre édition. Avec des notes, et, surtout, les variantes. *Les Chants de la fureur* est le premier maillon de l'œuvre écrite. On a tout, presque tout dans ces pages. C'est un outil de travail pour après.

CLN : On reviendra sur ce travail éditorial, sur l'appareil critique. L'œuvre a le temps... Même chez les critiques, semble-t-il ! *Les Chants de la fureur* est sorti depuis deux mois. À deux ou trois exceptions près, c'est silence radio...

M. F. : Silence télé, silence presse écrite. Je m'y attendais. Les journalistes ne peuvent rien faire de valide de ce livre.

CLN : Pourtant il ne manque pas, dans les suppléments littéraires, dans les revues, dans quelques émissions radio ou télé, dans certains blogs chansons, de lecteurs avertis.

M. F. : Le silence est significatif d'un certain monde, de la vie des médias. *Comment voulez-vous que j'oublie...* a rafflé la mise.

CLN : La prime au croustillant et au périphérique. Et puis *Les Chants* n'offre pas, pour la critique lambda, de prise. Pas de préface d'écrivain, pas de pense-bête, pas de recopiage possible. Il faut lire 1600 pages. Il y a ces déceptions, mais le bonheur surtout...

M. F. : Je suis heureux. C'est un beau livre. Il y a « tout » Léo. Tout ce qu'il représente pour moi. Ce qui a construit ma vie. La plaisir d'avoir rendu hommage à mon père. Un peu comme il rendait hommage à Baudelaire : « Quand tu me manques, je te mets en musique, humblement. C'est vraiment la seule rose que je puisse apporter sur ta tombe ». Humblement, *Les Chants de la fureur* est la seule fleur que je peux mettre sur sa tombe.

CLN : Concluons sur ta *Préface*, tout autant chant d'amour que de fureur, pour ce chêne centenaire et abri providentiel...

M. F. : J'aime mon père et il y a de l'amour dans la fureur.

CLN : Je lis quatre fureurs, quatre énervements : d'abord contre les « biographes et autres acolytes », contre les « biographies et autres livres inutiles », la « littérature annexe »...

M. F. : Les livres qui passent, la facilité, le commerce. On fait un livre, on cible une clientèle, on espère des chiffres de vente. On ne fait que répéter...

CLN : Tu sauves qui ?

M. F. : La biographie de Belleret, même avec ses limites. En revanche son *Dictionnaire* est bien léger. Je sauve le livre de Ludovic Perrin. On sort de Wikipedia, il y a une réflexion profonde sur Léo, sur l'œuvre.

CLN : Autre cible : l'entourage de Léo, « des femmes, des secrétaires, des amis, des collègues », ceux qui « se prennent pour des artistes »...

M. F. : À chacun de mettre des noms derrière cet entourage !

CLN : Et puis ceux qui donnent dans « l'explication des images poétiques », ceux qui « se l'approprient et ne tolèrent pas que d'autres puissent l'aimer », ceux qui font de la théorie, comme cet « interlocuteur qui avait tout compris [alors que les autres] n'avaient rien pigé »...

M. F. : Ceux qui font des autopsies... Je ne vais pas aux colloques, je ne lis plus les études. Ça m'ennuie. J'ai du mal à comprendre le discours des universitaires. Léo parlait aux gens, à l'âme et au cœur. Eux, ils parlent à qui ? Bien sûr, il faut des études, des conférences, des professeurs. Ces gens défendent Léo, je le sais bien. Mais ça ne m'intéresse pas. Je préfère rester dans les mots de Léo, perdre mon temps à essayer de comprendre tout seul ce qu'il écrit, plutôt que perdre mon temps à écouter leurs explications, leurs supposés éclaircissements.

CLN : Vaste débat ! On ne peut le poursuivre dans ces lignes. C'est un véritable sujet... d'étude. On y reviendra, plus tard... Enfin, il y a la fureur devant des textes « captifs ». Par exemple, les dix-huit feuillets de *Ô mes chansons*.

M. F. : Bien sûr. Mais, au-delà de ces « fureurs », au-delà des ennuis judiciaires, il y a, maintenant, *Les Chants de la fureur* « ce continent ferréen rempli d'amour, de passion, de révolte et de cœur », la seule « lecture qui compte ».

Castellina in Chianti, le mardi 17 décembre 2013.

Entretien avec Aurélien Masson

Les copains d'la neuille : *Les Chants de la fureur* commence véritablement avec la rencontre de Ludovic Perrin...

Aurélien Masson : Je l'ai rencontré sur son projet de biographie. Nous nous sommes parfaitement entendus. Il m'a proposé de la « doubler », à l'occasion de l'anniversaire de la disparition de Ferré, d'un recueil de textes, notamment de textes inédits, dans une pagination approchant celle de *On couche toujours avec des morts*. L'idée a fait son chemin. Elle a été soumise à Antoine Gallimard qui l'a, immédiatement, acceptée. Ludovic Perrin a initié cette histoire de désirs.

CLN : Le projet a rapidement évolué...

A. M. : Biographie faite, j'ai accompagné Ludovic à Castellina pour rencontrer la famille Ferré. J'ai alors découvert les dimensions de l'œuvre, le « trésor de guerre ». Il est vite devenu évident qu'on ne pouvait se satisfaire d'une anthologie, d'un *best of* de deux-cents ou trois-cents pages. J'ai proposé de passer d'une visée anniversaire à une ambition patrimoniale. De retour à Paris, j'ai reçu de Mathieu l'intégralité des textes. J'ai commencé à batailler en interne pour faire passer le livre de trois-cents à plus de mille six-cents pages.

CLN : Quel est votre rôle chez Gallimard ?

A. M. : J'y suis entré en 2002 et je dirige depuis 2005 la « Série Noire », je suis le quatrième directeur après Marcel Duhamel, Robert Soulat et Patrick Raynal. Je ne suis pas un spécialiste de Ferré. Je ne le connaissais pas mais, très vite, j'ai été contaminé par le continent et par le personnage.

CLN : Vos racines culturelles ?

A. M. : Je viens du polar et de la littérature populaire. Mes racines musicales sont anglo-saxonnes, Jim Morrison, Bob Dylan, David Bowie. Et Ferré s'est inséré là-dedans. J'ai jubilé de voir les passerelles entre tous ces mondes, en particulier entre Ferré et les écrivains avec qui je travaille. Ce goût pour les « mots mis au frigo » et réutilisés. On voit parfaitement dans *Les Chants de la fureur* les réécritures, les emprunts, on voit Céline et ses pinces à linge. Je n'étais pas un spécialiste de Ferré mais j'étais dans un monde connu, un néophyte plein de désirs.

CLN : « Je ne connaissais pas », « pas un spécialiste », il y a quand même une histoire avec Ferré ?

A. M. : Une histoire en deux temps : le premier, un simple souvenir, vers huit ans, je vois Ferré dans une émission de télévision, âgé, étrange, ses cheveux blancs et ma grand-mère, tristement, disant qu'il avait perdu sa voix. Le deuxième, plus tard, alors que je baignais dans le rock et que je m'intéressais à ses grands imprécateurs créant de véritables émeutes dans les salles, j'ai très vite fait le lien avec Ferré, son évident côté rock, sa grande gueule. Je le comparais à la légende allemande des frères Grimm du *Joueur de flûte de Hamelin*. Ferré était, un peu, cet ensorceleur qui faisait passer dans une autre dimension. On suivait. Les autres images de Ferré, je les ai reçues de mon père qui l'avait vu en 1970 à la Mutualité et m'en parlait avec beaucoup d'émotion. Ce sont des souvenirs rapportés mais ancrés de façon plus importante que d'autres, sur Piaf ou Brassens. Mais, pour être franc, je n'écoutais pas Ferré à la maison.

CLN : Vous allez faire sursauter *Les Spécialistes*, non par ces révélations, mais par le fait que vous êtes le responsable éditorial des *Chants de la fureur*...

A. M. : Ils vont être atterrés. Je fais le livre que certains voulaient faire. Autrement ! Il faut voir Mathieu !

CLN : Ils ont l'adresse. La coédition Gallimard-La mémoire et la mer était évidente...

A. M. : C'était le choix très légitime de Mathieu. Il a mis un temps fou, une énergie folle dans cette entreprise. Je l'ai comprise comme une belle façon de « fermer une parenthèse » pour mieux vivre sa vie et dépasser l'ombre tutélaire du père. Un indispensable travail de libération.

CLN : Ludovic Perrin, Mathieu Ferré, l'autre rencontre...

A. M. : Quand Mathieu est venu me chercher à la gare, il écoutait dans sa voiture Les Ramones : ça ne pouvait être que quelqu'un de bien ! Et puis, il est brasseur de bière et j'en suis grand amateur ! Mathieu est très chaleureux, méfiant aussi. Les Ferré ne se donnent pas facilement. Moi qui suis dans l'excès inverse envers les autres, je comprends parfaitement cette attitude. Mathieu m'est très cher.



CLN : Le choix a été fait d'un livre sans notes...

A. M. : C'est le choix de Mathieu. Je l'apprécie. Je n'aime pas les notes qui cassent la lecture. Et puis les textes de Ferré s'auto-suffisent, ce n'est pas la peine d'en rajouter. On ne voulait pas tomber dans l'universitaire. D'autres feront des éditions annotées. Libre à eux. Notre ambition était de donner les textes, rien que les textes.

CLN : Après cette traversée du « continent », qui est Ferré pour vous ?

A. M. : Je préfère, bien sûr, la partie rock de son œuvre. J'aime sa façon de se libérer du carcan de la chansonnette française. Il commence en chansonnier dans les cabarets et il arrive à *La Mémoire et la mer*, à *Métamec*. Là, on part... Un mec qui largue les amarres et se libère de toutes les contraintes formelles de son art. Ça me plaît dans les textes comme dans la musique. Dans sa vision de l'art, on sent une force qui va, une force sans limites. Un fleuve qui déborde. Et j'aime les fleuves qui débordent. J'ai de Ferré une vision très rock et le rock, ce n'est pas que de la musique, c'est une attitude.

CLN : Ferré, l'homme du « trop »...

A. M. : Et ce « trop », j'en redemande. Il y a des « trop » qui dérangent. Pas ceux de Ferré. Il est comme ces rockers, comme Led Zeppelin. Ils prennent des chansons de cinq minutes et ça se transforme en scène en débordements de vingt minutes. Ferré, c'est le foisonnement, le feu de tout bois.

CLN : Vous le découpez en périodes ?

A. M. : Je disais ma préférence pour les années 70. Mais un artiste, on le prend en bloc. Intégralement. Sur ce point, *Les Chants de la fureur* devrait faire un bien fou. Par ailleurs, ça sortira du crapoteux de certaine publication... J'espère qu'avec ce livre, on lira vraiment Ferré.

CLN : Deux mois après sa publication, ça ne semble pas bien parti sur le plan média...

A. M. : L'anniversaire s'est déroulé d'une façon bien discrète. À la télé, dans la presse. C'est très décevant. Mais ça montre que Ferré est clivant, qu'il fait du débat, du silence aussi. Finalement, j'aime mieux ça que le côté mausolée de certains autres artistes avalés par la populace. Ferré reste sulfureux. Mais j'attendais autre chose que ce silence.

CLN : C'est encore bien tôt, mais Ferré demain, Ferré chez Gallimard, Ferré dans...

A. M. : ... la Pléiade. On verra, c'est le rêve de Mathieu. Mais ce n'est pas pour maintenant. Il faut voir qui entre dans La Pléiade, le temps, par exemple, qu'il a fallu pour Georges Simenon. Ce n'est pas à l'ordre du jour, ni des années.

CLN : Votre nom ne figure pas dans le livre. Vous en êtes pourtant le maître d'œuvre...

A. M. : Je suis un homme de l'ombre. Je ne mets pas mon nom dans la « Série Noire ». Je suis dans la position du producteur, du bassiste. Mathieu a fait l'essentiel du travail. Mettre mon nom à côté du sien aurait été gonflé, très égotique. Mathieu devait être mis en avant. Il y a dans ce livre une vraie dimension psychanalytique. C'est Mathieu qui dit « au revoir » à son père, comme il le méritait.

Paris, le 13 juin 2013, précisions téléphoniques le 6 janvier 2014.

De Guesclin à La Mémoire et la mer

Deux « extraits » oubliés

Un des centres de l'œuvre de Ferré, le « centre » des *Chants de la fureur* – chapitre 5, pages 793 à 826 – est *La Mémoire et la mer*, texte de tous les mystères et de toutes les beautés, poème sur lequel on ne cesse de s'émerveiller et de s'interroger, de se pencher. Poursuivons dans l'inclinaison, dans les *addenda*.

Les Chants de la fureur propose dans ce chapitre 5 trois parties : *Guesclin*, *La Mémoire et la mer* et les sept chansons issues de cette dernière version. Ce faisant, de passer de l'« extrait » de 1962 à la « version longue » de 1986, du Seghers-Estienne au Seghers-Travellet. Une « version longue » qui devait initialement paraître dans *La Mémoire et la mer* de Léo Ferré et Patrick Ullmann (Henri Berger, 1977), livre au destin que l'on sait. Il y a eu, entre ces dates, entre 1962 et 1977 (nous garderons cette date dans la suite de notre article, le texte n'ayant pas bougé de 1977 à 1986), d'autres « raccordements » publiés, l'un en 1963, l'autre en 1970. Si les deux « extrémités » ont paru en livres, les deux « intermédiaires » ont vu le jour en revues, aujourd'hui quasi introuvables, la première plus que la seconde : d'abord dans le numéro 1000 des *Lettres françaises* du 24 au 30 octobre 1963 où est présenté en deux colonnes, grand format, *Léo Ferré Extrait des « Chants de la fureur » Chant Premier Guesclin*, ensuite dans le numéro 8 de *La Rue*, 2^e et 3^e trimestres 1970, en colonnes également, *Guesclin (La mémoire et la mer) par Léo Ferré*.

De Seghers à La Rue en passant par Les Lettres françaises

Voici la version de *La Rue* avec :

- En rouge la version de 1962
- En rouge et en bleu la version de 1963
- En rouge, en bleu et en vert la version de 1970

Guesclin quand je t'ai vu plonger
 Tes vergues de roc où ça cogne
 Des feuilles mortes se peignaient
 Quelque part au Bois de Boulogne
 Le rite de mort aperçu
 Sous un divan de sapin triste
 Je m'en souviens j'étais perdu
 La Camarde est ma camériste
 C'était un peu après midi
 Tu luisais des feux de l'écume
 Je rentrais dans la chantilly
 Avec les psaumes de la brume
 La mer en bas disait ton nom
 Ce poudrier serti de lames
 Où Dieu se refait le chignon
 Quand on le prend pour une femme
 Ô chansons sûres des marins
 Dans le port nagent des squelettes
 Et sur la dune Rousselin
 Vend du butane à la vedette
 En croix granit christ bikini
 Comme un nègre d'enluminure
 Je le regarde réjouï
 Porter sur le dos mon carbure
 Les corbeaux blancs de Monsieur Poe
 Géométrisent sur l'aurore

Denise leur laisse le pot
 Où git le homard nevermore
 L'eau cette glace non posée
 Cet immeuble cette mouvance
 Cette procédure mouillée
 Me fait comme un rat, sa cadence
 Me dit de rester dans le clan
 À mâchonner les reverdures
 Sous les neiges de ce printemps
 À faire au froid bonne mesure
 Et que ferais-je nom de dieu
 Sinon des pull-overs de peine
 Sinon de l'abstrait à mes yeux
 Comme lorsque je rentre en scène
 Sous les casseroles de toc
 Sous les perroquets sous les caches
 Avec du mauve plein le froc
 Et la vie louche sous les taches
 Cette rumeur qui vient de là
 Sous l'arc copain où je m'aveugle
 Ces mains qui me font du flafla
 Ces mains ruminantes qui meuglent
 Et mon cachet qui saura bien
 Payer des lychies à ma gosse
 Qui m'a sacré grand chimpanzien
 À tant peiner pour son négoce

Cette rumeur me suit longtemps
 Comme un mendiant sous l'anathème
 Comme l'ombre qui perd son temps
 À dessiner mon théorème
 Et sur mon maquillage roux
 S'en vient battre comme une porte
 Cette rumeur qui va debout
 Dans la rue aux musiques mortes
 C'est fini Guesclin c'est fini
 Sur la plage le sable bèle
 Comme des moutons d'infini
 Quand la mer bergère m'appelle

Tous ces varechs me jazzent tant
 Que j'en ai mal aux symphonies
 Sur l'avenue bleue du jusant
 Mon appareil mon accalmie
 Ma veste verte de vert d'eau
 Ouverte à peine vers Jersey
 Me gerce l'âme et le carreau
 Que la Pépée a dérouillé
 Laisse passer de ce noroît
 À peine un peu d'embrun de sel
 Je ne sais rien de ce qu'on croit
 Je me crois sur le pont de Kehl
 Et vois des hommes vert-de-gris
 Qui font la queue dans la mémoire
 De ces pierres quand à midi
 Leur descend comme France-Soir
 La lumière du Monsignor
 Tout à la nuit tout à la boue
 Je mets du bleu dans le décor
 Et ma Polaire fait la moue
 J'ai la leucémie dans la marge
 Et je m'endors sur des brisants
 Quand mousse la crème du large
 Que l'on donne aux marins enfants
 Quand je me glisse dans le texte
 La vague me prend tout mon sang
 Je couche alors sous un prétexte
 Que j'adultère vaguement
 Je suis le sexe de la mer
 Qu'un peu de brume désavoue
 J'ouvre mon phare et j'y vois clair
 Je fais du Wonder à la proue
 Les coquillages figurants
 Sous les sunlights cassés liquides
 Jouent de la castagnette tant
 Qu'on dirait l'Espagne livide
 Je fais les bars américains
 Et je mets les squales en laisse
 Des chiens aboient dessous Guesclin
 Ils me laisseront leur adresse
 Je suis triste comme un paquet
 Sémaphorant à la consigne
 Quand donnera-t-on le ticket
 À cet employé de la guigne

Pour que je parte dans l'hiver
 Mon drap bleu collant à ma peau
 Manger du toc sous les feux verts
 Que la mer allume sous l'eau
 Avec les yeux d'habitants louches
 Qui nagent dur dedans l'espoir
 Beaux yeux de nuit comme des bouches
 Qui regardent des baisers noirs
 Avec mon encre Waterman
 Je suis un marin d'algue douce
 La mort est comme un policeman
 Qui passe sa vie à mes trousses
 Je lis les nouvelles au sec
 Avec un blanc de blanc dans l'arbre
 Et le journal pâlit avec
 Monsieur Lévy Bref sur le marbre
 J'ai du bardot dans mon ciré
 La bégum aussi me bégale
 Et soraya s'en vient mouiller
 Son chalutier sous mon bengale
 Je danse ce soir sur le quai
 Une rumba toujours cubaine
 Ça n'est plus messieurs les anglais
 Qui tirent leur coup Capitaine
 Le crépuscule des atouts
 Descend de plus en plus vers l'ouest
 Quand le général a la toux
 C'est nous qui poussons sur un geste
 Le tyran tire et le mort meurt
 Le pape fait l'œcuménique
 Avec des mîtres de malheur
 Chaussant des binettes de bique
 Je prendrai le train de marée
 Avec le rêve de service
 À dix neuf heures GMT
 Vers l'horizon qui pain d'épice
 Ô boys du tort et du malheur
 Ô beaux gamins des revoyures
 Nous nous reverrons sous les fleurs
 Qui là-bas poussent des augures
 Les fleurs vertes des pénardos
 Les fleurs mauves de la régale
 Et puis les noires de ces boss
 Qui prennent vos corps pour un châte
 Nous irons sonner le Breton
 Au quarante-deux rue Fontaine
 Réveille-toi Dédé-Façons
 C'est Benjamin qui se ramène
 Oui c'est Péret moi le filou
 Le glob'trotteur des mayas tristes
 Ferme ton bistre et viens chez nous
 À Guesclin je suis sur la liste
 Reprends tes vingt berges veux-tu
 Laisse un peu palabrer les autres
 À trop parler on meurt sais-tu
 Y'a pas plus con que les apôtres
 De la glaise où tu m'as laissé

À Clichy comme un bout d'automne
 Je sais que jamais je n'irai
 Fumer les cours de la Sorbonne
 Mais je suis gras comme l'hiver
 Comme un hiver surréaliste
 Avec la rime au bout du vers
 Cassant la graine d'un artiste
 À bientôt Dédé à bientôt
 Ici quelquefois tu me manques
 Viens je serai ton mort gâteau
 Je serai ton Péret de planque

Je suis le prophète Bazard
 Le Jérémie des roses cuisses
 Une crevette sur le dard
 Et le dard dans les interstices
 Je baliverne mes ennuis
 Je dis que je suis à la pêche
 Et vers l'automne de mes nuits
 Je chandelle encor la chair fraîche
 Des bibelots des bonbons sûrs
 Des oraisons des bigornades
 Des salaisons des dessous mûrs
 Quand l'œil descend sous les œillades
 Regarde bien c'est là qu'il gît
 Le vert paradis de l'entr'aide
 Vers l'entre doux de ton doux nid
 Si tu me tends le cœur je cède
 Ça sent l'horreur des cafards doux
 Quand le crépuscule pommade
 Et que j'enflamme l'amadou
 Pour mieux brûler ta chair malade
 Ô ma frégate du palier
 Sur l'océan des cartons pâte
 Ta voilure est dans l'escalier
 Reviens vite que je t'empâte
 Une herbe douce comme un lit
 Un lit de taffetas de carne
 Une source dans le midi
 Quand l'ombre glisse et me décharne
 Un sentiment de rémission
 Devant ta violette de parme
 Me voilà soumis comme un pion
 Sur l'échiquier que ta main charme
 Le poète n'est pas régent
 De ses propriétés câlines
 Il va comme l'apôtre Jean
 Dormant un peu sur ta poitrine
 Il voit des oiseaux dans la nuit
 Il sait que l'amour n'est pas reine
 Et que le masculin gémit
 Dans la grammaire de tes chaînes
 Ton corps est comme un vase clos
 J'y pressens parfois une jarre
 Comme engoutie au fond des eaux
 Et qui attend des nageurs rares
 Tes bijoux ton blé ton vouloir

Le plan de tes folles prairies
 Mes chevaux qui viennent te voir
 Au fond des mers quand tu les pries
 Mon organe qui fait ta voix
 Mon pardessus sur ta bronchite
 Mon alphabet pour que tu croies
 Que je suis là quand tu me quittes
 Un violon bleu se profilait
 Ma mer avec Bartók malade
 Ô musique des soirs de lait
 Quand la Voie Lactée sérénade
 Les coquillages incompris
 Accrochaient au roc leurs baroques
 Kystes de nacre et leurs soucis
 De vie perleuse et de breloques
 Dieu des granits ayez pitié
 De leur vocation de parure
 Quand le couteau vient s'immiscer
 Dans leurs castagnettes figures
 Le dessinateur de la mer
 Gomme sans trêve des pacages
 Ça bêle dur dans ce désert
 Les moutons broutent sous les pages
 Et la houle les entretient
 Leur laine tricote du large
 De quoi vêtir les yeux marins
 Qui dans de vieux songes déchargent
 Ô lavandière du jusant
 Les galets mouillés que tu laisses
 J'y vois comme des culs d'enfants
 Qui dessalent tant que tu baisses
 Reviens fille verte des fjords
 Reviens gorge bleue des suicides
 Que je traîne un peu sur tes bords
 Cette manie de mort liquide
 J'ai le vertige des suspects
 Sous la question qui les hasarde
 Vers le monde des muselés
 De la bouche et des mains cafardes
 Quand mon ange me fait du pied
 Je lui chatouille le complexe
 Il a des ailes ce pédé
 Qui sont plus courtes que mon sexe
 Je ne suis qu'un oiseau fardé
 Un albatros de remoulade
 Une mouche sur une taie
 Un oreiller pour sérénade
 Et ne sais pourtant d'où je viens
 Ni d'où me vient cette malfide
 Un peu de l'horizon jasmin
 Qui prend son té avec Euclide
 Je suis devenu le mourant
 Mourant le galet sur ta plage
 Guesclin je reste au demeurant
 Méditerranéen sauvage
 La marée je l'ai dans le cœur
 Qui me remonte comme un signe

Je meurs de ma petite sœur
 De mon enfant et de mon Cygne
 Un bateau ça dépend comment
 On l'arrime au port de justesse
 Il pleure de mon firmament
 Des années lumière et j'en laisse
 Je suis le fantôme jersey
 Celui qui vient les soirs de frime
 Te lancer la brume en baisers
 Et te ramasser dans ses rimes
 Comme le trémaïl de juillet
 Où gisait le loup solitaire
 Celui que je voyais briller
 Aux doigts du sable de la terre
 Rappelle-toi ce chien de mer
 Que nous libérons sur parole
 Et qui gueule dans le désert
 Des goémons de nécropole
 Je suis sûr que la vie est là
 Avec ses poumons de flanelle
 Quand il pleure de ces temps-là
 Le froid tout gris qui nous appelle
 Ô l'ange des plaisirs perdus
 Ô rumeurs d'une autre habitude
 Mes désirs dès lors ne sont plus
 Qu'un chagrin de ma solitude
 Je me souviens des soirs là-bas
 Et des sprints gagnés sur l'écume
 Cette bave des chevaux ras
 Au ras des rocs qui se consomment
 Ô le diable des soirs conquis
 Avec ses pâleurs de rescousse
 Et le squalé des paradis
 Dans le milieu mouillé de mousse
 Reviens fille verte des fjords
 Reviens Bartók des violonades
 Dans le port fanfarent les cors
 Pour le retour des camarades
 Ô parfum rare des salants
 Dans le poivre feu des gerçures
 Quand j'allais géométrisant
 Mon âme au creux de ta blessure
 Dans le désordre de ton cul
 Poissé dans les draps d'aube fine

Je voyais un vitrail de plus
 Et toi fille verte mon spleen
 Ô tu voyais ce qu'on pressent
 Quand on pressent l'entrevoiture
 Entre les persiennes du sang
 Et que les globules figurent
 Une mathématique bleue
 Dans cette mer jamais étale
 D'où nous remonte peu à peu
 Cette mémoire des étoiles
 Ces étoiles qui font de l'œil
 À ces astronomes qu'escortent
 Des équations dans leur fauteuil
 À regarder des flammes mortes
 Je prierais Dieu si Dieu priait
 Et je coucherais sa compagne
 Sur mon grabat d'où chanteraient
 Les chanterelles de mon pagne
 Mais Dieu ne fait pas le détail
 Il ne prête qu'à ses Lumières
 Quand je renouvelle mon bail
 Je lui parlerai de mon père
 Du fils de l'homme et de Guesclin
 Quand je descendais sur la grève
 Et que dans la mer de satin
 Lusaient les lèvres de mes rêves

Cette matière me parlant
 Ce silence troué de formes
 Mes chiens qui gisent m'appelant
 Mes pas que le sable déforme
 Cette cruelle exhalaison
 Qui monte des nuits de l'enfance
 Quand on respire à reculons
 Une goulée de souvenance

Cette maison gantée de vent
 Avec son fichu de tempête
 Quand la vague lui ressemblant
 Met du champagne sur sa tête
 Ce toit sa tuile et toi pour moi
 Cette raison de nous survivre
 Entends le bruit qui vient d'en bas
 C'est la mer qui ferme son livre

La première vague

Commencé à la fin des années 50, avec une première publication en 1962, le texte connaît une « première vague » qui s'achève en 1970.

La version Seghers-Estienne de 1962 sera, dans les publications suivantes, corrigée de quelques lacunes typographiques, d'erreurs d'accentuation et privée de la note sur « jazzent ». Elle compte cent-douze vers.

La version *Les Lettres françaises* de 1963 apporte cent soixante-seize vers supplémentaires enserrant le texte Seghers : soixante-quatre vers avant : « Tous ces varechs me jazzent tant » et cent-douze vers après : « Je serai ton Péret de planque ». Une seule modification notable est à

relever, à un accent près : le passage de chaque début de vers de minuscule en majuscule. Elle compte deux-cent quatre-vingt-huit vers.

La version *La Rue* de 1970 ajoute soixante-seize vers placés après : « Qui prend son té avec Euclide » et avant : « Cette manière me parlant ». Une quinzaine de modifications apparaissent, la plupart de détails. Un vers est modifié : « À tant peiner dans mon négoce » devient « À tant peiner pour son négoce », un autre vers apporte une faute transformant le « té avec Euclide » en « thé avec Euclide ». Nous avons, dans la version ci-dessus, corrigé quelques erreurs et coquilles et modernisé les usages typographiques, en particulier pour l'accentuation. Elle compte trois-cent soixante-quatre vers.

Ces trois versions livrent une date de publication, non d'écriture, un ordre de publication choisi par Léo Ferré lui-même. On peut cependant avancer une certitude : Léo Ferré a, effectivement, écrit en premier l'extrait paru dans le Seghers. Il s'en est ouvert lors d'un passage à Sud Radio, en 1980, retranscrit par Quentin Dupont dans *Vous savez qui je suis, maintenant ?* : « Cette "chanson" *La Mémoire et la mer*, j'ai commencé et puis j'ai écrit, j'ai écrit... Il y a un extrait, j'ai mis "extrait", mais c'était tout ce que j'avais fait. Ça faisait plus prétentieux de mettre "extrait". C'était très bien comme ça. Un type qui ne veut pas tout donner, il donne ce qu'il a, il dit "extrait", dans le livre "Poètes d'aujourd'hui", le numéro 93 ».

La deuxième vague

La « deuxième vague » court de 1970 à 1977. La version Seghers-Travelet appelée *Version complète* en 1986 et *Version longue* en 2013 dans *Les Chants de la fureur* est la version « définitive », terme qu'évitait Ferré à une question de Françoise Travelet. Elle ajoute quatre-vingts vers insérés avant les deux huitains finaux, plus précisément soixante-seize vers « inédits » et quatre vers (321 à 324) de la version *La Rue*, sortis de leur emplacement premier : « Reviens fille verte des fjords / Reviens Bartók [qui deviendra *violon*] des violonades / Dans le port fanfarent les cors / Pour le retour des camarades » et replacés dans la quarante-quatrième strophe de la *Version longue* (vers 389 à 392). Cette version de 1977 compte quatre-cent quarante vers et apporte de très nombreuses modifications de « forme » et de « fond » : la disposition en colonnes fait place à cinquante-cinq huitains, le titre n'est plus *Les Chants de la fureur Guesclin* mais *La Mémoire et la mer*, l'adresse passe de Guesclin à Christie...

Il se répète que Ferré n'a cessé de récrire *La Mémoire et la mer*. Il convient de nuancer le propos en différenciant la rédaction du texte et les mises en chansons.

En passant à la *Version longue*, Ferré a opéré des modifications, importantes certes, mais finalement peu nombreuses. Le passage d'une île à « elle », d'un temps à l'autre, a entraîné des substitutions, un jeu d'exclusions-inclusions. Les six occurrences de Guesclin, les allusions à Rousselin, Denise, Pépée ont disparu au profit de Christie (deux fois), Mathieu (une fois), les autres pour des noms plus communs : Guesclin a été remplacé par « la mer..., ton bien..., du chagrin... », Rousselin par « mon destin », Denise par « l'aube », la Pépée par « ma mouette ». Modifications qui, le plus souvent, n'ont pas entraîné de changements filés, Ferré ne modifiant guère ses champs poétiques et métaphoriques, jouant sur des sonorités proches, conservant un rythme, un souffle. Par exemple, Rousselin disparaît mais pas le dernier vers du huitain et l'occupation du livreur de butane : « Porter sur le dos mon carburé » qui renvoie à « mon destin ».

La *Version longue* présente, aussi, deux corrections majuscules, deux exclusions féminines : « Ce toit sa tuile et toi pour moi / Cette raison de nous survivre » devenant « Ce toit sa tuile et toi sans moi / Cette raison de ME survivre ». Ferré passe au « sans », revient au « ME », il gomme, corrige et adapte sans supprimer de vers. Sauf en une seule occasion où il exclut les vers 49 à 52 de la version *La Rue* : « Et mon cachet qui saura bien / Payer des lychies à ma gosse / Qui m'a sacré grand chimpanzien / À tant peiner pour son négoce ». Exclusion qui a entraîné, non pas à la place initiale, mais pour les vers 29 à 32 de la *Version longue*, quatre nouveaux vers : « Ces chiffres de plume et de vent / Volent dans la mathématique / Et se parallélisent tant / Que l'horizon joint l'ESThétique ». *Exit* donc, de cette version, Madeleine et Annie.

On passera sur d'autres modifications de détails pour donner – sans s'y arrêter – les deux seuls ensembles fortement changés :

Le premier concerne la strophe 16, avec les modifications *en italiques* :

Je lis les nouvelles au sec
Avec un blanc de blanc dans l'arbre
Et le journal pâlit avec
Monsieur Lévy Bref sur le marbre
J'ai *du bardot* dans mon ciré
La bégum aussi me bégale
Et soraya s'en vient mouiller
Son chalutier sous mon bengale

Je lis les nouvelles au sec
Avec un blanc de blanc dans l'arbre
Et le journal pâlit avec
Ses yeux plombés dessous le marbre
J'ai *son jésus* dans mon ciré
Son tabernacle sous mon châle
Pourvu qu'on s'en vienne mouiller
Son chalutier sous mon bengale

Le deuxième concerne les strophes 20, 21 et 22 :

Nous irons sonner *le Breton*
Au quarante-deux rue Fontaine
Réveille-toi *Dédé-Façons*
C'est Benjamin qui se ramène
Où c'est *Péret* moi le filou
Le glob'trotteur des *Mayas* tristes
Ferme ton bistre et viens chez nous
À Guesclin je suis sur la liste

Nous irons sonner *la Raison*
À la colle de prétontaine
Réveille-toi *pour la saison*
C'est *la folie* qui se ramène
C'est moi *le dingue* et le filou
Le glob'trotteur des *chansons* tristes
Décravate-toi viens chez nous
Mathieu te mettra sur la piste

Reprends tes *vingt* berges veux-tu
Laisse un peu palabrer les autres
À trop parler on meurt sais-tu
Y'a pas plus con que les apôtres
De la glaise où tu m'as laissé
À Clichy comme un bout d'automne
Je sais que jamais je n'irai
Fumer *les cours* de *la Sorbonne*

Reprends tes *dix* berges veux-tu
Laisse un peu palabrer les autres
À trop parler on meurt sais-tu
Y'a pas plus con que les apôtres
Du silence où tu m'as laissé
Musiquant des feuilles d'automne
Je sais que jamais je n'irai
Fumer *la Raison* de *Sorbonne*

Mais je suis gras comme l'hiver
Comme un hiver *surréaliste*
Avec la rime au bout du vers
Cassant la graine d'un artiste
À bientôt *Dédé* à bientôt
Ici quelquefois tu me manques
Viens je serai ton *mort* gâteau
Je serai *ton Péret* de planque

Mais je suis gras comme l'hiver
Comme un hiver *analgésiste*
Avec la rime au bout du vers
Cassant la graine d'un artiste
À bientôt *Raison* à bientôt
Ici quelquefois tu me manques
Viens je serai ton *fou* gâteau
Je serai *ta folie* de planque

Finalement, une quarantaine de vers (sur 364), de 1970 à 1977, a été modifiée. Le changement dépasse d'évidence le seul relevé mathématique ; en bougeant son texte, Ferré a bougé l'ensemble. Mais on ne peut dire que Ferré n'a cessé de récrire son texte. Il l'a mis à sa nouvelle vie, à ses nouvelles lignes, revu et corrigé.

La troisième vague

La réécriture a été plus profonde, et à plusieurs niveaux, dans la mise en chansons des sept textes affluents, dans une troisième vague qui s'étend de 1970 à 1982.

Les « je, me, tu, etc. » ont disparu au profit des « nous, vous, on, etc. ». Avec d'autres choix lexicaux, d'autres adaptations. Ainsi, par exemple, les huit vers de *FLB* dont nous avons donné ci-dessus les précédentes versions :

On a Jésus dans *nos cirés*
Son tabernacle sous *nos châles*
Pour quand s'en viendront mouiller
Vos torpilleurs sous *nos bengales*

À bientôt *Raison* à bientôt
Ici quelquefois tu *nous* manques
Si tu armais tous nos bateaux
Nous serions ta *Folie* de planque

Mais plus que dans ces adaptations c'est dans leur dimension structurelle que ces chansons ont été réécrites, à différentes échelles selon les sept titres. Si *Des mots* reprend le texte original dans

sa linéarité, les autres, un peu moins *La Mémoire et la mer*, connaissent de véritables mouvements sismiques et ouvrent des paysages poétiques totalement transformés. Ainsi *FLB* que nous avons évoqué dans *Les Copains d'la neuille* n° 20 (*Papiers Ferré* n° 7, pages 23 et 24, avec deux erreurs que nous corrigeons ci-dessous), qui connaît un montage sidérant :

FLB strophe 1 = *LMELM* strophe 5
FLB strophe 2 = *LMELM* strophe 54
FLB strophe 3 = *LMELM* strophes 33 (4 vers) + 42 (4 vers)
FLB strophe 4 = *LMELM* strophe 43
FLB strophe 5 = *LMELM* strophes 20 (4 vers) + 22 (4 vers)
FLB strophe 6 = *LMELM* strophes 17 (4 vers) + 16 (4 vers)
FLB strophe 7 = *LMELM* strophe 55
FLB strophe 8 = *LMELM* strophes 22 (4 vers) + 16 (4 vers)
FLB strophe 9 = *LMELM* strophes 54 (4 vers) + 55 (4 vers)

Il y a, d'abord, rupture de la chronologie initiale avec un constant va-et-vient entre les strophes originelles : *FLB* s'ouvre avec la strophe 5 de *LMELM*, poursuit avec la 54, revient vers les 33 et 42, repart avec la 43, etc. Dans un ressac continu, un jeu de vagues. Ensuite, Ferré reprend d'autres strophes dans leur intégralité ou, pour la plupart, assemble une moitié de strophe avec une autre moitié d'une autre strophe. Dans un collage permanent. Enfin, il donne à sa chanson une finale en deux temps : avec la strophe 55, puis avec la reprise de moitié de huitains déjà utilisés dans les sept premières strophes, mais dans un tout autre ordonnancement : la 22 se mélange à la 16 dans l'avant-dernière strophe, les 54 et 55 se fondent dans la dernière strophe.

La mer qui ouvre son livre

De Guesclin à La Mémoire et la mer donne, ainsi, à lire les deux versions des *Lettres françaises* et de *La Rue* absentes des *Chants de la fureur*, et révèle les trois-cent-soixante-quatre vers – deux-cent-cinquante-deux si l'on enlève les cent-douze, déjà connus, du Seghers-Estienne – de ce texte matrice n° 1 qui n'a été, à ce jour, repris dans aucun livre, dans aucune revue. Un texte indisponible, sauf pour les détenteurs des deux revues. Texte qu'on évitera de tenir comme des textes non aboutis, des fonds de tiroirs – Léo Ferré a effectivement souhaité les parutions de 1963 et 1970 – même s'il a, lui-même, joué un curieux jeu en faisant figurer la *Version longue* de *La Mémoire et la mer* dans *La Mauvaise graine* en 1993, dans la section 1956-1962, alors qu'en cette fin de période, seule la partie Seghers avait été écrite.

Notre article permet, par ricochet, d'inclure dans la bibliographie ferréenne la version de 1963 qui ajoutait au Seghers cent-soixante-seize vers et fut publiée lors d'une parution mémorable dans une revue exceptionnelle : le millième numéro des *Lettres françaises*, dont on sait l'histoire et l'importance et dont le directeur était Aragon. Dans ce numéro spécial de trente-deux pages, au format géant de l'époque (42 x 60 cm), on relevait à côté de Léo Ferré les contributions, entre autres, de Picasso, Tzaza, Neruda, Triolet, Aragon, Giacometti, Vilar, Truffaut.

Il peut accélérer, à la suite de ceux et celles qui se sont immergés dans cette mer mémorielle livrant d'éclairantes études, l'ouverture d'un chantier à la mesure de ce centre ferréen. Notre propos, de relevés et non d'analyses, de géomètre plus que de « traducteur », se veut sans mode d'emploi. Il introduit variantes et repentirs, ajouts et suppressions, le mouvement tectonique des plaques et la recomposition des eaux et attend le passage à l'étude supérieure de cette « mathématique bleue » où un(e) jeune doctorant(e), agrégé(e) en culture et en sensibilité Ferré, déroulera de 1962 à 1982 – du *Guesclin* de Seghers à *Christie* et *La Marge* – les arcanes d'une création incomparable.

La dernière ambition de *De Guesclin à La Mémoire et la mer* – parce qu'il faut de tout pour faire un monde ferréen, parce qu'il n'y a pas de loi ou d'articles de loi, parce qu'il n'y a pas de chef ou de quart de chef et parce que le lecteur est... roi – sera, et ce n'est pas en paradoxe avec notre propos, de laisser le lecteur à sa solitude, libre de prendre la vague et la mer, libre de s'immerger dans ces trois raz-de-marée, libre de tenir au pied de la lettre le conseil – rapporté par Nicolas Crousse dans *Les Magnifiques Une autre histoire de la chanson française* – que Paul Castanier donnait à Allain Leprest écoutant *La Mémoire et la mer* : « Essaie de ne rien comprendre ! ». Et Leprest de conclure : « Il avait raison, il faut sauter dedans comme dans la mer ». La mer qui ouvre son livre.

Les Années blêmes et Richard

On connaît la méthode. Chacun y est allé de son mot pour définir le travail de Ferré faisant du nouveau avec de l'ancien. On a défini, on a surenchéri, on a corrigé le voisin. Maurice Frot a évoqué « le pain perdu », Françoise Travelet « le provignement », Robert Belleret « le patchwork », Louis-Jean Calvet « le palimpseste » voire « la palingénésie », d'autres encore ont agrandi le dictionnaire Ferré. Il faut en passer par là, conserver certains termes bien choisis, en jeter d'autres ridicules, même si « définir, c'est s'avouer vaincu d'avance. Définir, c'est arrêter le train qui roule dans la nuit quand il s'écartèle à l'aiguillage ». Même si définir, c'est apporter autant d'explication que de réduction, même si on fige le mouvement. Pareillement, « faire du nouveau avec de l'ancien » relève de la schématisation et du raccourci. Comme beaucoup de créateurs, Ferré avance, cueille, thésaurise, reprend, déplace, efface, corrige...

Les Chants de la fureur atteste de ce travail où l'artiste joue et se joue de la récupération, exploite son stock, y revient sans cesse. Faut-il connaître tout de cette création ? Faire, comme le disait Julien Gracq, « visiter à l'invité les cuisines » ? Ferré nous le propose... Ainsi avec *Les Années blêmes*, révélé aujourd'hui, long texte sur lequel il reviendra périodiquement cueillir des fragments, rénover ses mots, leur donner une dernière destination. Jacques Layani dans *Mémoire de la fureur* énumère les nombreux textes ou fragments sortis de ces *Années blêmes*.

Arrêtons-nous sur l'un d'eux, moins pour revenir sur la « méthode » que pour dire un étonnement : nous pensions avec *Richard* à une chanson écrite sur mesure pour l'ami et le directeur artistique, pour Richard Marsan. Un *Nous deux* criant de vérité, d'amour et d'émotion. La lecture des *Années blêmes* ne change pas notre réception de « cette sublime nocturne fraternelle... de brumeuse inquiétude » (Robert Belleret, *Les Années de feu*), elle ajoute une indication scénique et éclaire un problème de mélancolie.

Voici les premières lignes du dernier jour des *Années blêmes*, le mardi 23 juin (pages 972 et 973), qui se finira sur un texte, lui aussi, lié par la suite à Richard Marsan (pages 976 à 981) :

Les Années blêmes

Mardi 23 juin

Poèmes

Laffont – 30, rue de l'Université

Madeleine va voir Monsieur l'éditeur pour éditer monsieur Ferré
 c'est monsieur l'éditeur qui nous avait écrit
 des fois qu'on pourrait éditer, disait-il, des chansons sans musique
 ils sont gonflés les éditeurs
 ils éditeraient bien des romans sans prose
 sans personnages, n'importe quoi, des bretelles, des tire-bouchons, de la ouate
 ils éditeraient bien des idées aussi

c'est comme Kanters, il nous avait écrit, lui aussi
 et nous, on lui avait envoyé mes poèmes...
 il nous avait répondu qu'il était serf d'un comité
 toujours les comités
 il s'excusait, Kanters
 le Kanters du Bar Bac, entre deux piges critiqueuses

les gens, il conviendrait de ne les connaître que disponibles à certaines heures pâles de la nuit
 près d'une machine à sous avec des problèmes d'hommes, simplement,
 des problèmes de mélancolie
 alors, on boit un verre, en regardant loin derrière la glace du comptoir
 et l'on se dit qu'il est bien tard

Nous avons eu nos nuits, comme ça, moi et moi
accoudés au Bar Bac devant la bière allemande
Quand je nous y revois, des fois, je me demande
si les Kanters de ces temps-là vivaient parfois

si les Blondin cassaient leur âme à tant presser
le citron de la nuit dans les brumes-pernod
si les Luces prenaient le temps de dire un mot
à cette nuit qui les tenait qui les berçait

à cette nuit comme une sœur de charité
longue robe traînant sur leur pas de bravade
caressant de l'ourlet les pâles camarades
qui venaient pour causer de rien et d'amitié

... / ...



Richard

Dans sa mise en chanson, avec deux ou trois autres points de détail, Ferré a opéré quelques « adaptations » :

- Trois ajouts : la reprise en avant-finale des lignes d'ouverture, la reprise du premier quatrain après le troisième, l'introduction après chaque quatrain de « Richard, ça va ! » (trois fois) et « Richard, eh ! Richard » (une fois).
- Quatre effacements et substitutions : « au Bar Bac » : « à ce bar » ; « les Kanters » : « les copains » ; « les Blondin » : « les copains » ; « les Lucs » : « les filles ».
- Un autre ajout, les quatre dernières lignes, que nous isolons :

Richard ! Encore un p'tit pour la route ?
Richard ! Encore un p'tit pour la route ?
Eh ! m'sieur Richard, encore un p'tit pour la route ?
Allons Richard ! Richard... Encore un p'tit !

D'abord, pour relever que, de toutes les éditions de la chanson, seuls le double CD *Sur la scène* (2001) et l'intégrale Barclay (2003) *Léo chante Ferré* reprennent, dans leur livret, au lieu des quatre lignes ci-dessus du texte original, les trois chantées par Ferré sur disque et en scène :

Richard ! Encore un p'tit pour la route ?
Richard ! Encore un p'tit vit'fait
Eh ! M'sieur Richard le dernier pour la route ?

Ensuite, pour mesurer l'étendue du changement de cette finale allégée qui réduit le nombre de vers, allège les quatre reprises de « encore un p'tit » pour n'en conserver que deux et se clôt sur un dernier vers d'une autre ampleur, sur une expression en clin d'œil à Richard pour qui le dernier verre n'était jamais le dernier, en cri de ralliement, en signe de reconnaissance et de complicité à certains hommes embarqués dans certains « problèmes de mélancolie », dans des discussions « de rien ou d'amitié ». « Le dernier pour la route » où il est question de tout, de verres et d'autres centres de gravité.

De 1963, rédaction des *Années blêmes*, à 1973, parution de *Richard* dans *Il n'y a plus rien*, Ferré est passé à un autre texte et à une autre histoire, à une connivence. Du texte de circonstance, il est passé au texte d'éternité. Il quitte un lieu, le Bar Bac, il quitte aussi le monde des « éditions » et des « comités », il lâche « le Kanters du Bar Bac entre deux piges critiqueuses », perdant au passage Blondin et Luce, le dépit et la rancœur, pour créer un monde de chaleur et d'amitié, de reconnaissance où les mots vont ailleurs, où le particulier va vers l'universel, vers l'ode et vers l'hymne. Une chanson qui magnifie un texte et l'agrandit.

On dira que Ferré n'a pas changé grand-chose à son texte de 1963. En fait, il a tout changé, il a mis d'autres couleurs et d'autres impatiences. Et puis une voix et un phrasé, une musique et des arrangements. Plus sûrement, des dérangements, sur un *Richard* désormais immortel.

Il faut terminer par cette voix, par une version de scène, celle qui figure dans le DVD *Sur la scène...* de l'Olympia 1972, pleine d'effleurements et d'accolades des gestes et des mots en musique, celle qu'a choisie Frédéric Casadesus dans son blog *À la musique* sur le site Mediapart : après avoir précédemment consacré un billet à *La Banlieue*, cette « valse en demi sourire », il écoute *Richard*, le 9 mars 2013 :

« Cette fois le chanteur est accompagné de Paul Castanier.

Ce pianiste n'avait pas son pareil pour passer des mélodies décalées, frisant l'unisson de la mélodie mais toujours étonnantes, une pincée de Scriabine dans une ambiance de bastringue. Ici la complicité du chanteur et du pianiste éclate au soleil des sunlights : quand le premier mange une mesure, le second le rattrape, inversement les élucubrations de contrechants de Castanier ne troublent pas Léo Ferré. La chanson *Richard* est un hommage à Richard Marsan, directeur artistique de Ferré chez Barclay. Ce compagnon de route incarnait un peu le Blondin du music-hall. Un samedi soir, au Port-du-Salut, le billetiste se souvient de l'avoir vu, titubant contre le comptoir, alignant les verres avec un soin de voyageur...

Trois fois rien de notes et de mots en apparence, un tissu de merveilles ».

Le Vent

Vous qui faites des creux
 Au ventre de la mer
 Vous pour qui les cheveux
 Ne sont qu'un champ de blé
 Vous qui brodez des jours
 Aux draps de l'univers
 Vous qui faites l'amour
 Aux roses de l'été

Vous que l'on voit debout
 Sur les chevaux du temps
 Vous qui buvez le coup
 À leurs naseaux tout blancs
 Vous qui passez vos nuits
 À bercer les marins
 Vous qui donnez la vie
 Aux roses des moulins

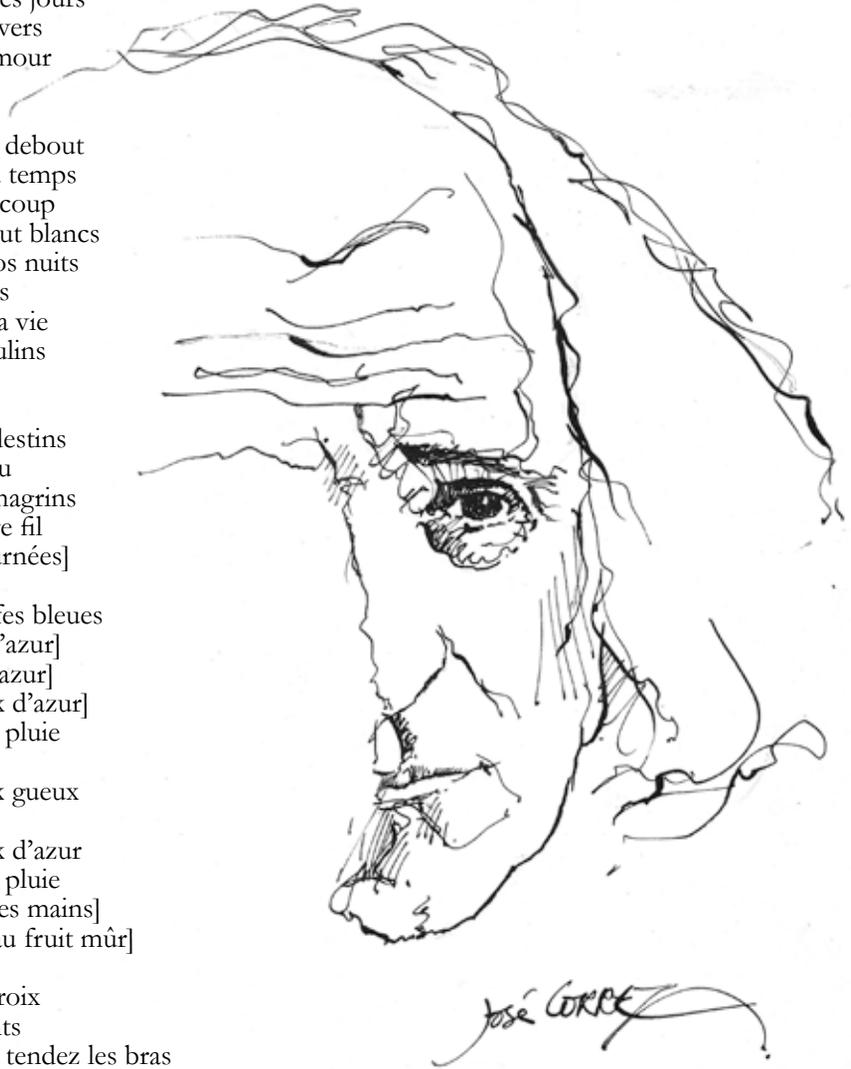
[Donnez-nous
 Pour creuser nos destins
 Et votre peigne fou
 Pour coiffer nos chagrins
 Donnez-nous votre fil
 Pour tisser nos journées]

Vous dont les griffes bleues
 [Sont d'un fauve d'azur]
 [S'aiguisent dans l'azur]
 [Ont des lambeaux d'azur]
 Ont des larmes de pluie

Vous qui faites aux gueux
 Des trous
 Vous dont les yeux d'azur
 Ont des larmes de pluie
 [Vous qui battez des mains]
 [Vous qui faite(s) au fruit mûr]

Vous qui êtes en croix
 Sur la rose des vents
 Vous qui [donnez] tendez les bras
 Aux larrons du printemps
 Vous dont les fauves gris
 Font patte de velours
 [Et qui donnent la pluie]
 Vous qui faites la pluie
 Comme on ferait l'amour

[Donnez-nous votre voix]
 Je vous donne ma voix
 [Voici tous mes violons]
 Donnez-nous vos violons
 Donnez-nous votre toit



[Venez donc avec moi]
 Et prenez nos maisons
 [Et laissez vos maisons]
 Et dans l'azur [d'acier] tout bleu
 Où nous ferons escale
 Nous soufflerons sur Dieu
 [Dans Mars ou à Pigalle]
 [Et lui ferons la malle]
 [Et sur ses décimales]
 Et dans l'azur sans fin
 [Sur les globes]
 Comme un désert de sable
 Nous soufflerons enfin
 Un vent de tous les diables

Vous dont les griffes bleues
 Ont des lambeaux d'azur
 Vous qui portez le feu

[Je ne suis pas c'que vous croyez
 M'a dit le vent j'suis qu'un marlou
 Et sur mes yeux [voilés d'un] j'ai mis un loup
 Pour ne pas trop voir pour mieux chanter
 Comm' des violons sur l'Atlantique
 Qui se joueraient la *Fantastique*
 Quant aux marins qui sont noyés
 J'y suis pour rien j'fais mon boulot]

Comm' des violons sur l'Atlantique
 Qui chanteraient la *Fantastique*
 Le vent qui [grince] hurle sur les [ports] mers
 Et sur nos [vies] voiles
 A des violons dans ses yeux verts
 Comme un cheval [sur la musique] [broutant du] traîne la vague
 Comm' des violons sur l'Atlantique
 Je soufflerai sur la musique
 Comm' des violons sur l'Atlantique
 Qui chanteraient la *Fantastique*

Comm' des chevaux traînant la vague
 Quand la mer met toutes ses bagues
 Le vent qui geint à l'horizon
 Met des sabots à sa chanson
 Comm' des chevaux traînant la vague
 Quand la mer met toutes ses bagues

Comm' des [amants dans la nuit tiède]
 oiseaux dans l'infortune
 Boivent quelques gouttes de brume
 Le vent qui n'a plus rien à lui
 S'en va boire un verre de pluie
 Comm' des oiseaux dans l'infortune
 Boivent quelques gouttes de brume

Adieu, le vent... Adieu, le vent...

Je me tenais particulièrement dans les portes
 Le cul contre le battant
 Je regardais à l'intérieur de la paresse
 Le vent liant des gerbes saintes
 Juste dans le milieu des champs visibles
 Et dans ceux de là-bas, très loin, sous les caresses
 Dans les parures de la ville reverdie
 Le soir, vers les dix heures
 Au mois d'octobre, *perhaps*, à New York
 Pendant que [mangeaient] les vieilles garces

[entre crochets des mots, des vers biffés par Léo Ferré]

Et dans l'azur tout bleu où il fera escale...

L'observation de la version manuscrite du poème *Le Vent* – chanson entendue pour la première fois sur le 25-cm *Flash Alhambra-ABC* en 1963 et transcrite ci-dessus par Jacques Layani – ne manque pas d'intérêts :

Le premier, s'il en est besoin, précise la méthode de Ferré dans ses ajouts ou ses repentirs, méthode poussée plus avant dans la réécriture multiple de certains vers, dans la proposition écartée de strophes entières. Il supprime facilités et clichés, arrange maladresses et malfaçons, joue des imperfections du premier matériau survenu, le rabote, au plus près de sa possible forme définitive. Ceci dans la continuité des deux premières strophes, celles « dictées », celles venues d'ailleurs, dans une maturité évidente. Disparaissent ainsi nombre de scories et les derniers vers de la version première aux allures de pièce rapportée, en décalage de fond et de forme.

La deuxième montre, au-delà des corrections, sa technique de l'élagage et de la recomposition. Il conserve six strophes alternant quatrains et sizains (ceux-ci par la reprise des deux premiers vers sont des quatrains « arrangés »), eux-mêmes alternant alexandrins et octosyllabes. La recomposition joue sur le double parallélisme des quatre occurrences de « vous » dans les quatrains et des deux « comm' » dans les sizains, ces dernières annulant l'insertion possible des « donnez-nous ». Ce travail de recomposition, l'ordre des strophes, n'a plus rien à voir avec l'ordre initial. Déjà, en 1963, Ferré portait à la perfection ce travail recommencé, en particulier, dans la mise en chansons des sept affluents de *La Mémoire et la mer*. Pour *Le Vent*, Ferré reste poète, évidemment, avec une technique quasi cinématographique : il « tourne » plusieurs plans, observent « les rushes », « monte » une première version, l'améliore pour finalement « projeter » la version définitive.

Le troisième fait sortir du *Vent* (1962) pour se déposer, trente ans plus tard, dans *Vous savez qui je suis maintenant ?* (1992, date figurant dans *Paroles et musique de toute une vie*, même si la chanson a été interprétée quelquefois auparavant). De l'ensemble de dix-neuf vers – corrections incluses – commençant par [Donnez-moi votre voix], Ferré extrait huit vers mis en alexandrins pour former la quatrième et dernière strophe de *Vous savez qui je suis maintenant ?*. Une nouvelle fois, Ferré recommence ce travail de récupération, concluant sa chanson sur deux vers de haut vol : « Et dans l'azur tout bleu où nous ferons escale / Nous soufflerons sur Dieu et sur ses décimales ».

Le quatrième, comme un dernier « coup de vent, *mister the wind* », est de conclure par une version intermédiaire de cette chanson, sous le titre, *Vous savez qui je suis ?*, qui proposait les quatre strophes définitives (en ajoutant à chaque strophe un dernier vers reprenant le premier), version qui excluait deux huitains que l'on retrouve en strophes 1 et 4 – sans les corrections manuscrites – dans une autre rafale, *Un coup de vent*.

Dactylogramme de Vous savez qui je suis ? (page suivante)

VOUS SAVEZ QUI JE SUIS ?

Je suis né ce printemps dans une île d'amour
Avec dans mes poumons tout un banc de violettes
J'avais pour me guider d'anciennes girouettes
Et j'avais pour pleurer des nuages très lourds

Que de voiles dehors quand ~~vous~~ ^{ja} crevez les cieux
Que de fleurs arrachés ~~avec~~ ^{avec mon} grand couteau
Que d'oiseaux caressés ~~avec~~ ^{avec mon} peigne bleu
Que de robes trouées au fil de ~~mes~~ ^{mes} ciseaux
Que d'amours réchauffés quand ~~vous~~ ^{je} montez du Sud
Que d'amoureux transis quand ~~vous~~ ^{je} chante le Nord
Que de marins têtus au fond des mers du Sud
Les soirs quand vous ~~chantiez~~ ^{chantiez} leurs chansons sur le port

J'ai vu la corde lisse au mât des suppliciés
Pour leur dernier sommeil c'était moi la berceuse
Sur les tringles du ciel quand l'âme est voyageuse
Les pendus le matin ça fait un bruit glacé

Que de maisons trahies sous les lampes néon
Que de rues décapées à l'acide des jours
Que de flics épaulés par des lois à la con
Que de cons étoilés au cuivre de l'amour
Que de vies en allées dans les Babel du bruit
Que de musiques tués dans le bruit des paroles
Que de pays perdus dans le bonheur appris
Que de cœurs hibernés pout que rien ne s'envole

On me force à tourner les ailes des moulins
Et sur leur dévotion ~~vous n'avez rien~~ ^{vous n'avez rien}
On me force à gonfler les voiles de naguère
On me force à gonfler les voiles de naguère

On me force à tourner les ailes des moulins
On me force à gonfler les voiles de naguère
Je suis le vent maudit qu'on a mis aux galères
Je suis un vieux bagnard et vous n'en savez rien

Je vous donne les vers
Et puis ton nez violons
Venez donc avec ma
Et l'île en mes jours
Un peu d'égoutte bleu
On ne fera pas escale
Mais souffler sur Dieu
et sur les dévotion

Vous savez qui je suis, maintenant ?
LE VENT, je suis LE TEXT

Là où la structure s'affole

La lecture, ce serait en somme l'hémorragie permanente, par où la structure – patiemment et utilement décrite par l'analyse structurale – s'écroulerait, s'ouvrirait, se perdrait, conforme en cela à tout système logique qu'en définitive rien ne peut fermer – laissant intact ce qu'il faut bien appeler le mouvement du sujet et de l'histoire : la lecture, ce serait là où la structure s'affole.

Roland Barthes
(*Le Bruissement de la langue*)

Lire, je dis bien *lire* Léo Ferré, demeure une singulière aventure.

C'est que, partout, au plus intime de chaque mot, sous chaque image et par ces phrases qui, vague après vague, gémissent à même les sables d'on ne sait quel rivage, puis giclent, écument ou se fracassent de trop vouloir embrasser les rochers, au sein des strophes, des chansons comme des proses nuptiales associant corps à corps la méditation au poème, partout, oui, s'entend cette voix sans pareille, ivre parfois, charnelle toujours, dont la présence s'avère telle qu'elle s'affranchit par delà le moindre balbutiement de la signification qu'on pensait plus ou moins lui donner.

N'empêche.

Cette voix, et les cris, les murmures, les grandes ruées vers un ailleurs immensément fraternel – mauve, incendié –, il faut les oublier d'abord, s'en séparer, effacer l'enregistrement quasi machinal auquel on avait au départ sacrifié si l'on tient à mieux les comprendre, mieux les vivre, les étreindre enfin quand, refusant de céder à leur séduction initiale, on aborde des pages ou des quatrains que l'on connaît souvent par cœur. Au reste, je n'ai jamais procédé autrement. J'ai lu *Poète... vos papiers !*. Lu, la chose va davantage de soi, *Benoît Misère*, lu *L'Opéra du ciel* et, bien sûr, *La Mémoire et la mer*, malaxant galets, varechs et goémons jusqu'à n'être à mon tour que cela, le flux, le reflux, les ongles d'un enfant griffant le givre au carreau d'une unique fenêtre ou, brutal, désespéré, ce type qui sanglote comme une bête sous de maigres étoiles.

*

Fut-ce l'Italie, déjà ?

L'obscur forêt de Dante Alighieri ou l'enfer quotidien ? Le chant des sirènes ? L'appel des loups ? La *Strada* ?

On ne lit réellement qu'au prix de multiples abandons. En plein désert ou le long d'un ruisseau, la tête aride, grouillante d'idées malsaines pourtant, et de ravissements, chacun ressentirait-il avec violence le fou désir de partager un peu de temps, et d'âme, et d'amertume, et de tendresse, – *Eh ! m'sieur Richard, encore un p'tit, pour la route ?* – de sorte qu'ouvrant *Les Chants de la fureur*, les premières lignes de la première œuvre recueillie, *Chanson* :

Un mendiant, une rue infecte qui sent les langes et le reste, un orgue, – une fille, deux filles, toutes les filles du monde, les belles, les laides, les douces, les hyènes, – un orgue –, ceux qui vont à leur bureau, ceux qui n'y vont pas, le boucher, le marchand de couleurs, le bistrot avec son Bon Dieu –, un orgue –, Monsieur l'Abbé qui croit au père Noël, Mademoiselle Léontine qui croit à Monsieur l'Abbé –, un orgue, un ORGUE, un ORGUE, qui pleure, qui gueule, qui grince, qui chante, qui rit, qui meurt au coin de la rue là-bas, loin. Et tous les bruits, et toutes les chances, et toutes les saloperies, et toute la vie qui s'étale comme une vraie maladie.

ces premières lignes m'émeuvent tant que tout en elles, y compris la syntaxe, m'emporte, me

bouleverse, la voix que j'avais enfouie sous des pelletées de songes revenant me hanter pour déclarer très haut qu'elle est la source même du langage. Rousseau, aux yeux ou à l'oreille de qui le chant, la poésie ne firent qu'un dans le pur cristal des fontaines, ne s'y serait trompé, frappant les touches de sa pauvre épinette.

On lisait à voix vive ou, du moins, psalmodiait autrefois sa copie dans les monastères, la lecture silencieuse, enkystée, asexuée peut-être, ne s'étant imposée qu'avec l'industrie du livre : la bourgeoisie, qui craint les désordres, privatise le plus modeste plaisir, même celui du texte. Or feuilletant, m'attardant à démêler des tresses d'alexandrins ou ces longues chevelures grammaticales dont Léo recouvrit le réel, dansant, brandissant des touffes de mots, des scalps sanglants encore d'adjectifs et d'adverbes, m'arrêtant ça et là, saisis par de brûlantes fulgurances, je me demande si la plus importante révolution opérée par cet homme ne réside pas dans le recours aux cordes vocales que sa lecture la plus discrète, la plus intériorisée, exige à nouveau du chaland comme de qui,

J'ai bu du Waterman et j'ai bouffé Littré

se pique d'écrire : au « gueuloir » ! clame-t-il ; la mort, décidément, est bien ce « policeman / Qui passe sa vie à [nos] trousses ».

*

Du coup, plus rien ne cesse.

Je lis, relis, ressasse toujours ces vers infiniment :

*Tu me le donneras cet enfant de putain
Dis, tu le donneras pliant sous l'incroyable
Dans l'avion tout à l'heure il a plu du jasmin*

répète ces phrases de *Technique de l'exil* :

Une trappe ça s'invente, ça s'apprend. Dans ma trappe aujourd'hui, je vis avec une population car je suis devenu la population. Il suffit qu'un berger passe, avec son troupeau, pour qu'aussitôt je m'identifie au spectacle de la laine bientôt tondue, aux effrois de l'égoïsme, aux fourrures prolétaires, aux protestations syndicales, aux carêmes chiffrés. Dans l'association de pareilles idées il y a ce mouvement irréversible de la pensée qui nous domine, ce déroulement totalitaire qui nous soumet à ce qui n'est pas nous, aux mots-pensées qui ne sont pas nos mots, aux racines imposées qui remontent aux calendes indo-européennes et qui maintiennent – au bord de ce que nous voulons bien croire être notre libre arbitre – le psychisme barbare dont nous sommes encore les dépositaires.

mais à quoi bon citer, à quoi bon réduire à son expression la moins tourmentante un océan qui gronde ou lentement s'apaise ?

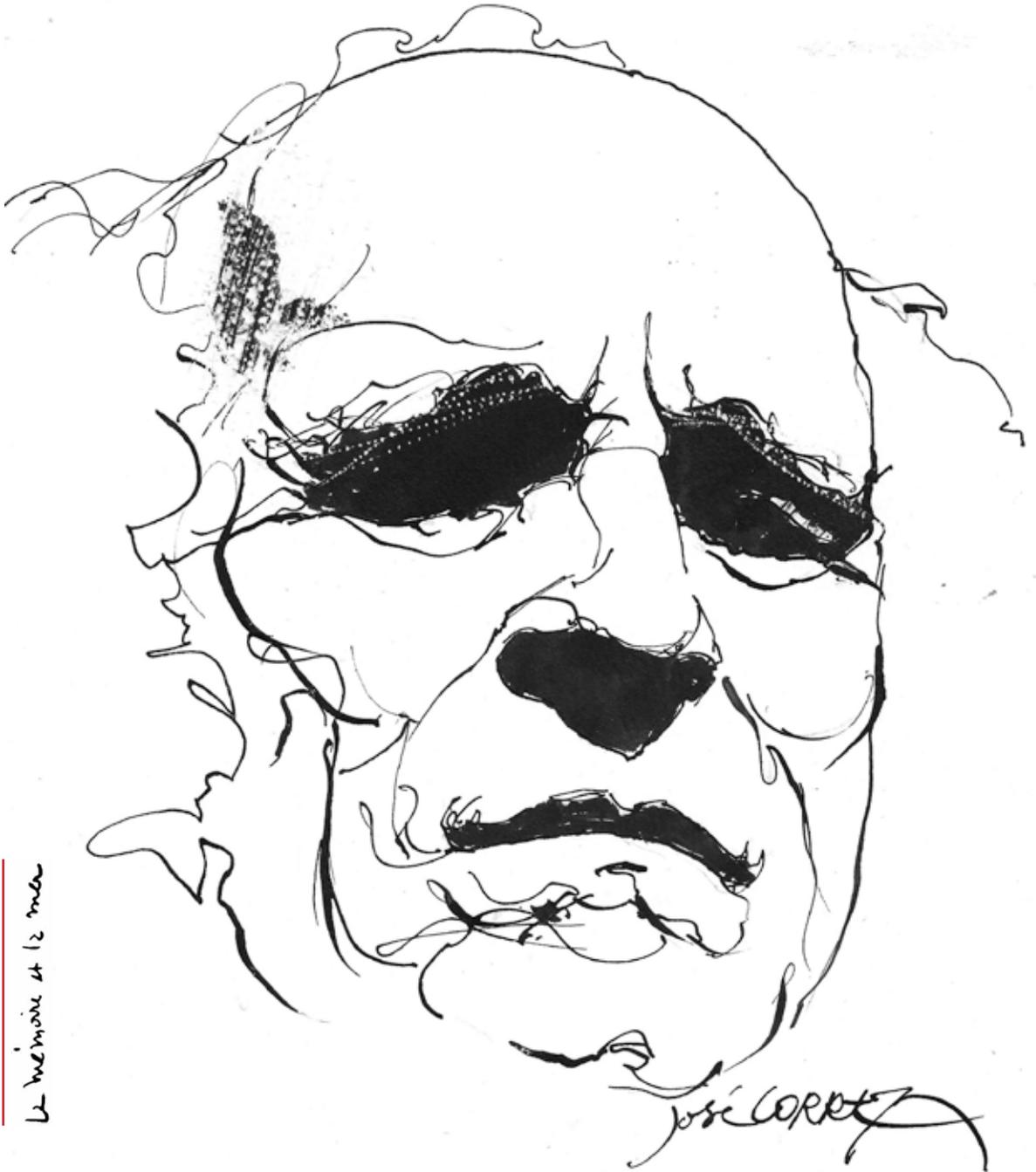
Gérard de Nerval, qui fut en ce domaine une manière d'expert, prétendit que, chez lui, la poésie était tombée dans la prose.

Quelle chute, toutefois !

Et quel accomplissement ! la langue de Gérard n'ayant guère de rivale : *Les Filles du feu, Aurélia, Promenades et souvenirs* comme de si nombreuses pages témoignent à cet égard d'une grâce que l'on n'égale pas. Nerval aimait les chansons. Il en sauva quelques-unes du mépris où on les tenait, les convoqua parmi ses chroniques et ses récits, susurrant lui-même un refrain, un couplet, si bien qu'une ligne mélodique s'affirme toujours dans ce qu'il composa au fil d'une destinée que l'on sait chaotique. Un brassage analogue fait que la poésie de Léo Ferré moutonne et s'enfle de méandre en méandre au courant de sa prose, qu'elle l'informe, la déforme et l'exalte, l'œuvre s'y révélant quand on la découvre prodigieusement vivante, pantelante, organique, tout azur, toute trouée lumineuse dans un ciel où l'orage menace, accrochant leurs lambeaux à cette voie lactée matricielle. Écrire ainsi, et lire, ne masquent plus la féminité qui depuis toujours les

obsède. La mort, l'amour, l'extrême sensualité du verbe et de ses emplois, seraient-ils bannis, contestés un instant, baignent de sécrétions et de sourde salive l'union presque rédemptrice des paroles que l'on n'osait prononcer. L'éclair jaillit. La foudre sabre l'éternité. Des oiseaux s'abattent sur les fougères, semblables à des bouquets d'ailes calcinées. Si Dieu n'est plus, il reste une anfractuosité, des lèvres basses où boire la sève du monde et,

*Sous le voile   peine clos
 Cette touffe de noir Jésus
 Qui ruisselle dans son berceau
 Comme un nageur qu'on n'attend plus.*



La lecture du présent volume, hirsute ou suivie, ne va d'ailleurs pas sans surprises, les notes d'un carnet, la récupération tardive de ce qui avait été un journal et de vastes embardées, des aphorismes ou des poèmes lacérés, ravaudés, tissés, décousus, rapiécés, deux ou trois vers ici, dix lignes plus loin confirmant l'impression d'être admis à l'intérieur du métier où des écheveaux s'enroulent et se défont sous les peignes, des phrases naissant, mourant, ressuscitant, multipliant les positions amoureuses afin de mieux jouir et de mieux s'offrir au lecteur qu'elles entraînent.

Tout chavire, ensuite. La vie devient béante. On y *parle à n'importe qui*, trame ce qui n'a pas de nom ou dont le sens n'existe qu'en regard des choses improbables :

l'an dix-mille,

des photographies jaunies serrées dans une enveloppe contre son cœur,

une révolution avec, à ses côtés, d'infectes contrées négatives,

des rythmes prêts à tout casser,

de la tristesse *aussi*, et des chiffons poudreux en guise de drapeaux flottant sur la misère,

des anges crucifiés à tous les carrefours,

et du vent, des bourrasques de neige dans les crânes,

des ventres sous les doigts, lesquels dégoulinent soudain d'innombrables merveilles.

*

André Breton soulignait au début de *Nadja* qu'il ne s'intéressait qu'aux « livres qu'on laisse battants comme des portes », considérant, non sans optimisme, que « fort heureusement les jours de la littérature psychologique à affabulation romanesque sont comptés ».

Les Chants de la fureur, en dépit des choix ou des controverses qui désunirent les deux hommes, répondent à des vœux qui, considérés sous cet angle, me paraissent on ne peut plus actuels. L'affaire n'est pas si courante et, en ces temps où, question de salubrité publique, critiques et exégètes seraient bien inspirés de relire *La littérature à l'estomac* comme *Le Déshonneur des poètes*, elle tranche sur une production dont l'indigence ne se vautre pas seulement en tête de gondole. S'interroger alors, tenter de classer Léo Ferré dans telle ou telle catégorie (« grand » ou « médiocre » poète, « génie », « imposteur », écrivain « quelconque », « fastueux », « intrépide », « trivial », « novateur ») n'a strictement aucune importance. L'essentiel réside en cette porte qui bat, cette maison de verre où une Madeleine, une Marie-Christine n'appartiennent pas à la coterie des marquises sortant à quinze heures. Un gouffre s'ouvre. Des landes bleuissent le paysage. Une bouche saigne, d'où la voix humaine toujours se recommence.

Les écrits impérieux se moquent de leur explication. Le fameux *chien de mer* – « que nous libérons sur parole » –, ou ce *Pershing*, ce *vieux Boeing de l'an quatre-vingt-neuf* excéderont toujours le sens qui les rattache à un poisson, une adresse postale ou au fragment d'identité clouant au dépourvu le temps à l'espace. Décortiquer ? Autopsier ? Je laisse volontiers ce genre de travaux aux médecins légistes. Quant aux braves gens, à ceux qui n'intègrent pas pourquoi un salaire peut être obscène, une maison gantée de vent et qui, paumés, moins muselés que nourris d'ersatz ou de sales béatitudes, se demanderont toute leur vie en quel honneur

*Le poète n'est pas régent
De ses propriétés câlines*

que devrais-je leur assurer, si ce n'est que lire Léo Ferré, en long, en large, en travers, cabotant ou larguant les amarres pour une traversée toutes voiles dehors, consiste exactement à se situer là où, selon l'expression si judicieuse de Roland Barthes, *la structure s'affole*.

On y perdra le nord. Et le sud. L'est, l'ouest.

Qu'est-ce que cela peut faire ? Lire, n'est-ce pas inventer de nouvelles boussoles ?

Lionel Bourg

[La ville de Grigny, dans le Rhône, décerne depuis quelques années, lors de son « Autre salon », un prix Léo Ferré. Remis cet automne à Patrick Laupin pour *Chronique d'une journée moyenne* (éditions La rumeur libre), il distingue un écrivain sans concession dont la langue admirable, dérangeante, porte en son intime effervescence l'exigence d'une humanité peu commune. Livre intense, violent, pétri d'une folle tendresse tout ensemble, où la pensée brûle face à l'inacceptable, on le lira comme on aime, merveilleusement, désespérément. Au comble de l'émotion en somme. La plus indéfectible. La plus courageuse.]

Tout lire... Tout Lire ?

Faut-il *tout* lire ? Je me souviens avoir, jadis, lu tout Rimbaud (poèmes, correspondance, liste des commissions...) (*Œuvre-vie*, éd. Arléa, 1991) car je voulais en avoir le cœur net. Faut-il lire tout Léo ? Sincèrement, je n'en éprouve pas le besoin. Mon admiration pour son talent est pourtant grande. L'homme qui a écrit :

*Nos plus beaux souvenirs fleurissent sur l'étang
De ce lointain château d'une lointaine Espagne*

et le mélodiste de tous ces chefs-d'œuvre, de *L'Affiche rouge* à *Mon enfant ma sœur* ! Mais pas envie de tout lire...

Je ne l'ai pas connu – un échange épistolaire et une poignée de mains (à Beauvais, présenté par Vasca qui était de ses amis) ; un peu difficile, il semblait, le Léo. Comme chanteur, je l'interprète souvent : *L'Étang chimérique*, justement, le Noël de Bérimont, *L'Affiche rouge*, *L'Age d'or*... Mais tout lire ?

L'époque est à Léo ; de nombreux livres paraissent : celui de Jacques Vassal ; celui, très récent de Jean-Paul Liégeois ; mais j'ai renoncé à celui de la fille de Madeleine...

Faut-il lire tout Ferré ? Il y a à boire et à manger, là-dedans. Du délire, de la mauvaise humeur misanthropique, de l'agressivité contre la terre entière...

Le sentiment d'être très fort (« ...Et mon succès, qui ne vient pas ! ») Mais en cela, c'est vrai, il est conforme : au XX^e siècle, un artiste célèbre est presque toujours quelqu'un qui s'avance dans la carrière en roulant les mécaniques. Pour réussir, la modestie n'est pas conseillée. L'art, c'est la guerre.

Quoi encore ? Sa cause est plutôt vague. Il est contre les bourgeois, la haute, la « société », l'armée, les curetons, le pouvoir... L'anarchie ? Mais c'est, pardonnez-moi, un fourre-tout. À part ça, il y a les gens, qui sont des cons, les autres, des cons, et encore les autres : d'autres cons.

Qu'est-ce qu'on connaît de lui ? Mélodiste formidable, sachant trouver dans le vers son rythme et le faire ainsi chanter. Auteur de chefs-d'œuvre, mais aussi de textes où l'argot inventif est une porte grande ouverte à l'à peu-près – qui s'engouffre. Souvent obscur, oui, parce qu'approximatif. Du délirant, de l'égotique, du délirant égotique. Un recours exagéré à l'argotique ou au populaire, qui le fait imprécis... Mais, il est vrai, à son époque, ce langage non guindé, pouvait bouger les bases de la chanson conventionnelle, si conformiste, bien-dite, charmante et endormie, dont la règle était : absence de parler populaire, pas d'élision, texte archi-conventionnel. Alors, argot ? Langue populaire ? Trouvilles imagées ? Il s'en explique avec intelligence à la page 200 (*L'Artisan de la chanson*). Tandis qu'à la page 205, *Suzon* est un texte sans argot, sans élision et, c'est vrai, un peu compassé... Ah, tu vois bien qu'il faut tout lire ! Oui, à la page 263 : *Chanson pour elle*, un beau texte de facture classique... et pas compassé.

Très rarement de l'humour (*Le Crachat*)... Ou alors appuyé et pas drôle.

Puis il y a la musique. En chanson, d'habitude, entre le texte et la musique, c'est toujours la guerre. Sauf chez Ferré ! Vers longs, vers courts, ça chante toujours ! Et là, miracle, le rendu est toujours clair : syllabes longues, courtes, accents toniques, on suit aisément, ça chante et c'est parfaitement compréhensible !

Oui, meilleur mélodiste, meilleur metteur en chanson que parolier...

Mais non : *Si tu t'en vas* ; *Jolie môme* ; *Le Vent* ; *Vingt ans*...

À la fin : cinquante chefs-d'œuvre !

Fallait-il *tout* publier ? Je comprends son fils, posant comme un fardeau ces textes devant nous : j'ai fait mon travail. Pas de reproche à son fils d'agir ainsi, non.

Mais tout lire ? À ce jour, je suis à la page 373. Je viens de finir (p. 369) un texte intitulé *Le Style* : obscur. Me voilà bien perplexe...

Plus loin, il y aura sa prose, ses inédits, ses lettres d'engueulades pas envoyées... On verra plus tard.

Mais cinquante chefs-d'œuvre !

Jacques Bertin

Chanson à Léo

y'a à boire et à manger
dans le frigo à Gégé
dans le bouquin à Léo
y'a des bas et y'a des hauts

dans la bagnole à Lulu
on est s'coué par les cahots
c'est comm' ceux qu'on a eu lus
dans le bouquin à Léo

si j'ai un peu mal au cœur
c'est pass que ça secoue trop
dans les papiers à Léo
on trouv' tout (mêm' son bonheur)

des fois on est atterré
le Léo, quand on le lit
et qu'on s'essaie à ferrer
le goujon d'la poésie

pourquoi i' parle en tronchois ?
en faux patois merlonchois ?
et pourquoi qu'i' mélange tout ?
i' s' fout d' nous ?

où c'est-y qu'i' veut en v'nir ?
on tourne les pag' - on passe...
alors ? qu'ess' qu'il faut conclire ?
chuis déjà à la ramasse
le Léo, i' va me finir...

La fureur et l'amour

Juillet 1993. Six heures du matin. Je dors dans ma campagne sarladaise. Le téléphone sonne. Au bout du fil, l'ami Jean-Paul Liégeois : « Léo est mort ! ». Je ne réalise pas, ne connecte pas et raccroche. Je bois mon café. J'allume la radio, j'entends *Avec le temps* : C'est donc vrai... Les larmes qui tombent allongent le café.

Vingt ans après, j'ai dans les mains *Les Chants de la fureur*, l'intégrale des textes de Léo. Intégrale ? Je soupçonne Mathieu d'avoir encore quelques inédits pour 2016, l'anniversaire séculaire de la naissance et son éventuelle mise à jour.

Les Chants de la fureur, beau titre mais, comme j'aime bien pinailler, j'aurais préféré « Les Chants de la fureur et de l'amour » car, chez Ferré, l'une ne va pas sans l'autre, puisque la fureur est la conséquence de l'immense amour. *Basta !* Alors, ce pavé de 1622 pages ? Eh bien, la vie s'déshabille et les cons qui passent le prennent sur la gueule... J'espère que ça va leur faire très mal. Incroyable qu'il ait fallu vingt ans pour avoir une telle publication. Mais, c'est bien connu, les « pléiadeux » sont frileux.

Je ne sais pas écrire « sur » les gens que j'aime trop. J'ai peur de tomber dans le pathos et depuis 1962 – lors j'avais quinze ans à peine –, l'année de l'album public à l'Alhambra, où je le découvre (*Thank you Satan !*), Léo ne m'a plus quitté une seule journée. Plus tard, on s'est rencontré, on a parlé, on s'est regardé avec connivence, on a chanté sur les mêmes scènes. Des anecdotes, j'en ai une palanquée à raconter. Mais l'important pour moi, c'est cette permanente promiscuité intellectuelle et artistique. Vous avez dit osmose ? Je pense quelque chose ou à quelque chose et j'ai automatiquement et immédiatement la référence ferréique. Cela en est même parfois éternel : « *Porca miseria !* il m'a encore devancé ! ». Normal, ce poète est un voyant. Relisez ses textes des années 50, chère *Madame la misère*, et vous comprendrez. Relisez cette monumentale intégrale de *La mémoire et la mer*, en vous comme un cadeau. Je me souviens de cette soirée à la Mutualité à Paris après les années 68, gala pour la Fédération anarchiste. La salle chauffée à blanc, les gens venus là surtout pour bouffer du flic, du curé, du général, du Franco. Au milieu du tour de chant, Léo commence *La Mémoire et la mer* qu'il n'avait pratiquement jamais chantée en public. Comment vont-ils réagir ? Même les anars, ça peut être borné... et puis, comme pour Mozart, les vingt secondes de silence qui suivirent la fin de la chanson, c'était encore du Léo Ferré.

Je rencontre encore de ci de là, mais le moins souvent possible, des intellos de basse souche qui me disent : « Ouais, Ferré c'est bien, mais j'aime pas le personnage ! ». Ah bon, parce que vous, vous le connaissez le personnage ?

- *Il est hautain et arrogant ?*

Alors ce n'est pas le mec que j'ai rencontré pour la première fois en 1976, lors d'un spectacle dans une ville du Nord. Je venais lui demander l'autorisation d'adapter en occitan, *Ni Dieu ni maître*. Il a survolé mon texte et m'a demandé le bulletin de la SACEM pour le signer. Je lui ai dit : « Mais, Léo, vous ne parlez pas occitan, comment pouvez-vous savoir si l'adaptation est valable et rigoureuse ? » Il m'a regardé en rigolant : « D'abord, je parle italien, donc ton occitan ne me pose pas trop de problèmes et en plus t'as pas une gueule à trahir mes textes ».

- *Il n'est pas drôle et n'a aucun sens de l'autodérision ?*

Je me demande bien qui était ce type avec qui je partageais la scène sur les hauteurs de Saint-Julien-du-Montagné, en Provence. Minuit. Un froid de canard qui avait complètement désaccordé le piano. Et Léo qui, entre deux chansons, me regardait en douce et en disant : « Putain ! qu'il est faux, ce salaud, mais qu'il est faux ! »

- *Il est coléreux et vite agressif ?*

Ce n'est donc pas le gars que j'ai vu en banlieue parisienne à une soirée du Parti communiste. Il y avait avec lui un orchestre du coin, plus ou moins symphonique. Il chantait *Mon piano* qui se termine par : « En 45 Béla Bartók est mort à New York, mort de faim d'piano, fin d'piano,

fin d'piano, fin d'piano... ». L'orchestre joue alors un accord dont la justesse aurait réjoui une trompette de supporter de foot. Le chanteur calme et serein qui ne pouvait forcément pas être Léo, place un dernier accord au piano en riant et disant : « Fin de musique, aussi ! ».

• *C'est un sale type, méchant et qui n'aime personne ?*

C'est pourquoi je n'étais pas avec Léo et Marie dans cette loge d'un centre culturel de la France profonde, quand un couple de petits vieux tout timides entra en s'excusant et en déclarant : « On voulait juste vous dire que nous avons été heureux de vivre grâce à vous ! ». Qui était ce sale type méchant qui les prit dans ses bras en pleurant, ce cabotin qui se foutait bien qu'il n'y ait ni micro ni caméra ?



• *Il n'aime pas les autres chanteurs ?*

Lisez, entre autres, dans cette intégrale, ce qu'il écrit, page 1354, de Georges Brassens alors que certains plumitifs prétendaient qu'il le détestait...

Et voilà !

« Quand je me rencontre, je m'évite tellement je vous ressemble ». Alors, hypocrite lecteur, mon semblable, mon frère, ouvre vite ces *Chants de la fureur*, dévore-les comme bon te semble, au hasard, par thème ou par chronologie, mais dévore-les. En ces temps particulièrement difficiles où il convient d'emprunter des paradoxes et de les rendre avec intérêts, ça te rendra plus intelligent.

Un dernier mot pour toi Léo, cette merveille d'Apollinaire que tu mis en musique et que je chantonnais dans ma tête à l'enterrement de mon père :

« ... Nous ne nous verrons plus sur terre
Odeur du temps, brin de bruyère
Et souviens-toi que je t'attends ».

Joan Pau Verdier

Un titre, deux textes, trois lettres

Un titre

Les *Chants de la fureur*, le titre, rompt avec l'habituelle dualité *Amour Anarchie*, déclinée en multiples pas de deux, un peu adoucis, un peu imprécis : la révolte et la tendresse, la grogne et le velours, le coup de poing et la caresse. Il apporte dans ses chants pluriels, dans sa fureur singulière, comme la signature intime de Léo Ferré, les mêmes initiales. Ce titre appuie l'omniprésence de l'enchantement, la permanence d'une voix : partout, même sur le papier, Ferré est dans ses *Chants*, dans une *Fureur* qui compose avec la violence et la folie mais qui relève surtout du délire inspiré des Anciens, la fureur poétique dans sa liaison avec l'inspiration. La fureur de celui qui est « dicté » et se dirige vers *Métamec*, qui ouvre les vannes et laisse déborder ses lignes de crue, ses *Fureur et mystère*.

Deux textes

Les *Chants de la fureur* a laissé de côté quelques œuvres connues et quelques autres moins connues. Nous en présentons deux :

L'Agenda pour 1964 : il va du vendredi 3 janvier au vendredi 12 mai sur des motifs qui n'ont rien à voir avec les extensions des *Années blêmes* et se limite à Perdrigal et à quelques tournées. On y lit le travail et le repos entre livre et télévision, téléphone et piano, la vie avec les proches, le contact avec les « collaborateurs » : Madeleine et Annie, Pépée et Golaud, Maurice Frot, Serge et Jannah Arnoux, Jo Dekmine, Hubert Grootclaes, Jean-Michel Defaye, Paul Castanier. Perdrigal du dedans et du dehors, « Perdrigal et son charme », la « longue patience » des travaux et de l'entretien, l'attente de « quelque chose », les coups de gueule, *C'est un air* en répétition conjugale. Hors les passages en Belgique et en France ce début de 1964 est tourné vers les grands chantiers de l'année : *Ferré 64* et *Verlaine et Rimbaud chantés par Léo Ferré*. De nombreux textes de *Ferré 64* reviennent dans *L'Agenda*. Un semble résister, *Le Marché du poète* qui clôture, en notes, le vendredi 12 mai sur trois vers qui ne seront pas de la version définitive : « Alors ma puce / C'est pas du luxe / V'la ta part d'Bénélux ». Est évoqué aussi un « travail » qui ne nous est pas parvenu et qui n'a pas été mené à son terme : « Dans la campagne je mets en musique *with* magnétophone les Aragon du *Fou d'Elsa* ».

Le Coin des filles : une ébauche qui devait être du concert de Bobino 67 et qui finira avec *La « the nana »*. *Le Coin des filles* est un nouvel additif à la méthode de Ferré, avec ses particularités, son originalité. Une chanson qui démarre bien mais qui ne se réalise pas et qui attendra son murissement. *Le Coin des filles*, une autre *Banlieue*, un superbe titre qui appelle une malicieuse coquille.

Deux inédits, d'autres patientent encore. Ainsi, par exemple, les trente pages de *Night and day* d'où est sortie une vingtaine de chansons.

Trois lettres à Louis Aragon

La correspondance de Léo Ferré n'a jamais été vraiment ouverte. Ce sera, dans les années à venir, une publication indispensable : lettres intimes, lettres professionnelles et autres lettres... postées. Il y a dans cette profusion d'autres fureurs à lire. Nous en ajoutons trois aux sept *Lettres diverses* des *Chants de la fureur* et à quelques autres disséminées ça et là, trois lettres à Louis Aragon :

Le 12 janvier 1961 où sont évoqués, lors de la sortie des *Chansons d'Aragon chantées par Léo Ferré*, les deux textes, *Léo Ferré et la mise en chanson* et *Aragon et la composition musicale*.

Le 23 juin 1970, quelques jours après le décès d'Elsa Triolet survenu le 16 juin.

Le 29 mars 1975 où Léo Ferré propose à Aragon de renouer leur fil poétique et musical. Mais cela restera sans lendemain.

Agenda pour 1964

Vendredi 3 janvier.

Maurice arrive le matin à 5 h.
Montée au château sous la lune.

Samedi 4 janvier.

Opération « Le Presbytère ».

Dimanche 5 janvier.

3^e jour de soleil total.
Serge et Jannah.
Jannah me parle du préfet du Lot.
J'accompagne Maurice à la gare à 23 h 30.
Remontée au château sous la lune.

Lundi 6 janvier.

Je téléphone SACEM – Poulichet.
3 100 000 et des poussières.
Je dis à Poulichet de ne plus me retenir à la source. Cette fois, il y en a pour 400 sacs.
Madeleine – commissions avec le père La Frite.
Moi, devant le feu, au pigeonnier.
Le charbonnier livre les 4 tonnes d'anthracite russe.
Visite du charbonnier à Pépée.
Le soir, Presbytère – la roche !
Maurice téléphone après Annie.
Il lui a dit de téléphoner. Au téléphone (chez Bizy) elle était gênée.
Elle a dit à Mad : « Comment va ton moral ? »

Mercredi 8 janvier.

Courrier. Compte Barclay ([illisible]).
Il y a environ 2 briques en plus (?).
Lettre de la mère Péraud qui nous dit de nous méfier des Tidou à Nonancourt (?).
À déjeuner : paupiettes (Jocelyne) + frites.
Soleil *with* Pépée.
Je lis l'histoire littéraire de Didier (Moyen-Âge).
Sauce tomate et carottes – Madeleine *and* paupiettes.
« L'escalier » dans le Presbytère.

Jedi 9 janvier.

Le menuisier et les serrures.
Journée de soleil formidable *with* Pépée.
Pépée retourne seule à la maison pour voir les menuisiers.
On taille les pommiers
Promenade avec Mad, Golaud *and* Pépée *in the woods*.
Je reçois le crédit Barclay par SACEM 3 briques et des poussières.

Vendredi 10 janvier.

Les menuisiers terminent.
Pépée complètement folle.
Histoire. Coups de gueule avec Mad à ce sujet.
« Tu n'as pas de talent, me dit-elle. Tu n'as que de la méchanceté. »
« Alors, tu vis de ma méchanceté », lui dis-je !
Coup de téléphone de Dekmine qui encule les mouches.
- Ça marche, la location ?
- Pas mal. J'ai *mon* public.
Ils sont tous pareils.
Mal aux dents.

Samedi 11 janvier.

Sombre, sombre...
Je sors Pépée quand même avec les socquettes mauves de Mad.

Reçu impôts Perdrigal, à moi adressés... Je vais faire suivre à Perrin.

Dimanche 12 janvier.
Grisaille...

Lundi 13 janvier.

Le Presbytère... Longue patience
Mad trouve un trou vers le haut, derrière l'escalier.
A la télé, émission sur la Guyane. On voit un « explorateur » se faisant interviewer et échaudant un singe pour le manger... Joli !
On répète avec Mad pour la Belgique :

Les Retraités

Le Printemps

La Gauloise

Mon Piano

... et *Le Marché du poète* non fini.

... et *Sans façons*.

Mardi 14 janvier.

Temps de printemps. Je suis avec Pépée près des pruniers qu'on est en train de tailler.

Lundi 20 janvier.

N 704.

Sarlat.

Montignac.

704 à droite direction Montignac.

Nationale 89 à gauche.

La première à droite 704.

Limoges.

Départ à Paris en train *because* fièvre 38 °.

Arrivée Paris. Voiture de maître (5000) *via* gare du Nord

Mardi 21 janvier.

Gare du nord.

On prend le train Parsifal *via* Liège.

Arrivée Liège. Grootte et André sur le quai.

Grippe angineuse dégueulasse.

Suis contraint d'interrompre le déjeuner pour aller me coucher.

Récital au Palace (ciné).

Triomphe.

Journaux pour la plupart *déqueulasses*.

[Note sans rapport : il avait un trench impeccable !]

Mercredi 22 janvier.

On part en voiture avec Grootte à Bruxelles.

Théâtre 140. Très bien.

Dekmine, « tel qu'en lui-même ».

Il s'est malgré tout « hommifié ! ... »

Gros succès.

Repas chez le Roumain.

Toujours malade .

Je marche à coups de Maxitan.

Jedi 23 janvier.

Maxitan.

Vendredi 24 janvier.

Maxitan.

Journaux dégueulasses.

Samedi 25 janvier.

Maxitan.

Dimanche 26 janvier.

Retour à Paris.
 On voit Annie.
 Déjeuner chez « Françoise ».
 Je parle à Annie de mes projets « éditoriaux »...
 Jean-Michel à la maison. Je lui refile mes *partitions* pour les séances des 17 et 18 février.
 On part le soir par W[agon]-L[it].

Lundi 27 janvier.
 Arrivée 5 h à Gourdon.
 On attend 5 mn Tonton-la-Frite.
 Je suis complètement lessivé.
 J'en aurai pour toute la semaine.
 Pépée *and* C° avant promenades.

Mardi 28 janvier.
 Perdrigal et son charme.
 Je me remets petit à petit.
 Je bois beaucoup d'eau.

Mercredi 29 janvier.
 Je copie les 4 chansons restantes et les envoie à Jean-Michel.
Tu sors souvent
Quand j'étais même
Titi d'Paris
Le Marché du poète... (unfinished...).

Dimanche 2 février.
 Duo *and* trio du dimanche.
 Pépée, Mad *and* moi.
 Tonton-la-Frite nous fait le petit déjeuner quand même avec croissants offerts par Jocelyne.

Lundi 3 février.
 On regarde beaucoup *le ski* à la TV.
 Je ne crois pas beaucoup, malgré tout, à la « fascination » de la TV.

Jedi 6 février.
 Tonton-la-Frite va déjeuner en ville au banquet du tabac *with* Mazet.
 Dans la campagne je mets en musique *with* magnétophone les Aragon du *Fou d'Elsa*.

Lundi 10 février.
 Article et noms.

Nominatif	ó	le
	ή	la
	Tó	neutre
	oí	les
	aí	les
	Tá	neutre

Accusatif	Tón
	Tήν
	Tó
	Toús
	Tás
	Tá

Génitif	Toù
---------	-----

Dat[if]

Jedi 26 mars.

Il fait un temps... très variable !
 Annie est ici depuis hier.
 Je ne la vois pour ainsi dire pas.
 C'est une cathédrale...
 Je suis dehors avec Pépée, près de notre arbre.
 Pépée est sous la couverture-para.
 Moi, je travaille distraitement...
 J'attends le « papier » du Minnesota.
 J'attends toujours quelque chose.
 Le silence d'Annie est glaçant.
 On apprend les hommes tous les jours.

Mardi 7 avril.
 Cocktail Barclay Vieux-Colombier.
 Jolie corvée.

Mercredi 8 avril.
 Retour Perdrigal.

Jendredi 16 avril.
 Caen.

Vendredi 17 avril.
 Poitiers.

Samedi 2 mai.
 Bourges. Soirée.
 Journaliste du *Time magazine*.
 À voir...
 Photographe... à voir.
 Quartette Mad, Popaul, Suzanne, moi
 [trois mots illisibles]

Dimanche 3 mai.
 Bourges. Soirée.
 Déjeuner au « Jacques Cœur » *with* Biquet, Biquette, Quartette *and* journalistes.

Lundi 4 mai.
 Retour Perdrigal par la route.
 Arrêt à Bué pour acheter le Sancerre.
 Terrrrrrrible !

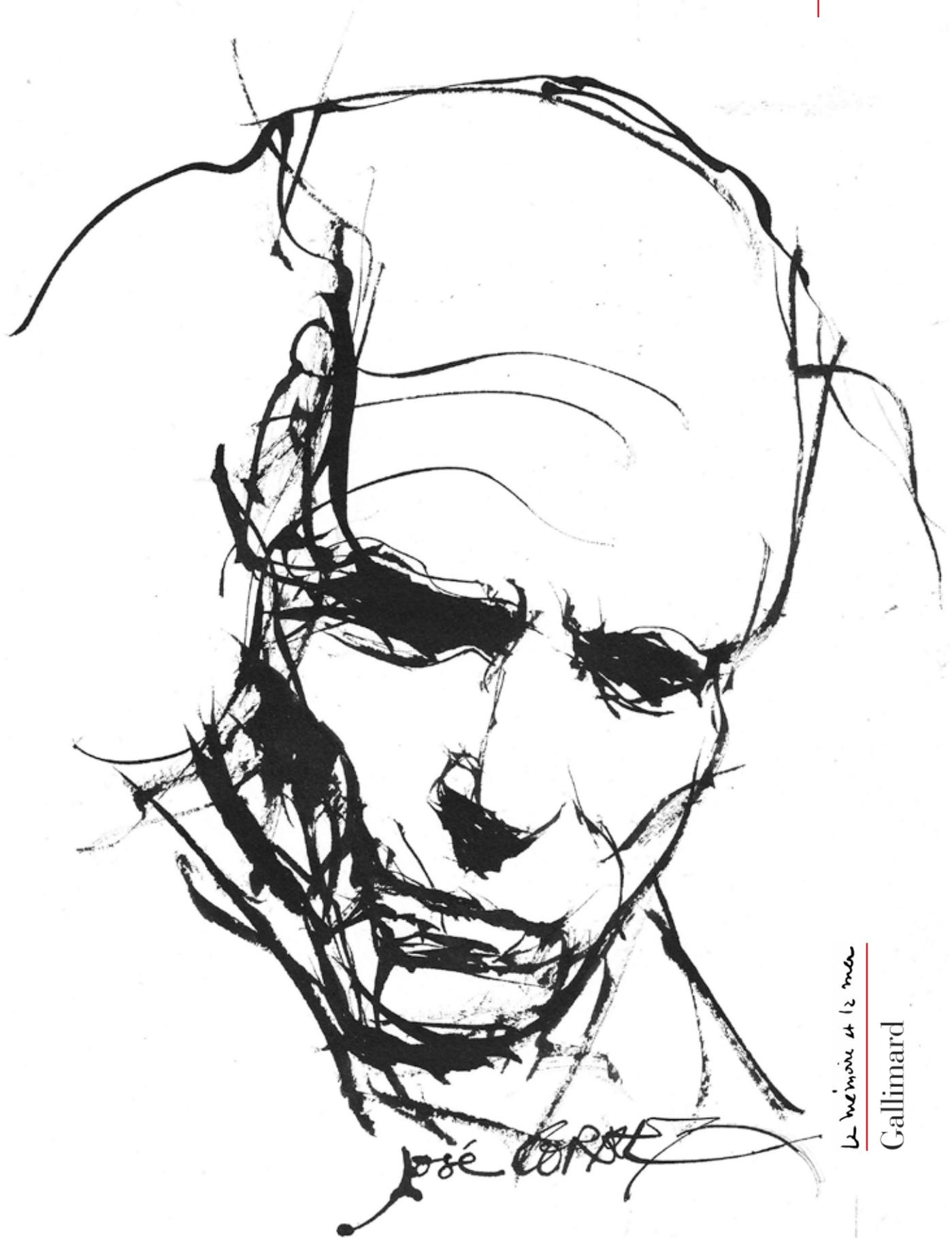
Samedi 9 mai.
 5 h arrivée Jean-Michel.
 Toute la journée, *music* --> Verlaine *and* Rimb.
 11 h je raccompagne J.-M. D.

Dimanche 10 mai.
 Tous les trois.

Lundi 11 mai.
 Le soir, visite aux Mazet.
 On les invite pour vendredi avec la grand-mère.

Mardi 12 mai.
 Je suis à l'ombre, en haut des pruniers, *with* Pépée...
 Mad est aux commissions *because* La Frite chez le dentiste.

Notes
 Alors ma puce
 C'est pas du luxe
 V'la ta part d'Bénélux.



Le mémoire et le me

Gallimard

Le Coin des filles

C'est du jasmin
C'est d'la broutille
Du cousu-main
D'la pacotille
C'est du vison
En haut des quilles
C'est nom de nom
Le coin des filles

[C'est au milieu
De la rivière
Qu'on pense à ceux
Qui sont à terre]

C'est du chagrin
Qu'on sert en tasse

Et puis ça passe

C'est des baisers

À défoncer
Le tiroir-caisse

C'est des clins d'œil
Qui vous chavirent

C'est un jardin
Tout en dentelles

C'est des yeux bleus
D'la main qui passe
À rendre heureux
Et puis j'en passe
C'est des bras longs
Qui vont si loin
Qu'on n'est pas long
À fair' le point...

[C'est d'la valeur
cotée en Bourse]

C'est du [chagrin]
Qu'on émoustille

C'est du chagrin
Qu'on sert en tasse

Et puis ça passe

C'est des baisers
À défoncer
Le tiroir-caisse

C'est même le jar-
din des délices

Ma petit' rate
Si tu savais
Ce que tu rates

Le printemps vient
Toi qui te couches]
L'hiver te laisse
Souviens-toi bien
De mon adresse
[Quand tu tir'ras
La chevillette]

C'est des clins d'œil
Qui vous chavirent

C'est un parfum
Qui vous chavire

C'est un jardin
Tout en dentelle

Trois lettres à Louis Aragon

12 janvier 1961

Cher Louis,

Voici votre texte dont nous avons emporté, l'autre jour, le manuscrit et la copie dactylographiée. Nous nous en excusons bien sincèrement.

Les dix chansons sont « dans la boîte ». Le disque sort au début février. Je crois que vous serez content...

Je vous joins par la même occasion les quelques mots qui doivent paraître dans la pochette en même temps que votre texte.

Croyez, cher Louis, à mes sentiments bien affectueux. Dites à Elsa toute notre grande amitié.

Votre

Léo

[*En haut à gauche* : La 1^{ère} du Récital est le 25 janvier. Vous avez dû recevoir la carte. LF]

23 juin 1970

Mon cher Louis,

J'arrive d'Italie où je vis comme un ermite sans la moindre communication avec l'extérieur. Et j'apprends la douleur qui t'arrive comme la foudre.

« Il n'y a pas d'amour heureux » disais-tu. Oui, Louis, il y a l'amour malheureux et c'est pour cette raison qu'il nous traîne dans les chemins de ronces, d'alarme, de désespoir.

Tu es seul maintenant. Et vous êtes toujours deux pour les autres, pour les gens qui ne vivaient pas avec vous. Je t'ai vu un jour lui prendre la main... C'était simple et beau.

Je voudrais te voir. Te parler. T'embrasser. Je suis ton frère quoi qu'il arrive maintenant, ne l'oublie pas.

Je t'embrasse.

Léo

Le mémoire et le manuscrit

Gallimard

José Corra

Léo

Castellina in Chianti
(Provincia di SIENA)

29 mars 1975

ITALIE

tel. depuis PARIS 19/39/577/740318

Louis,

On se rassemble, maintenant,
tous les deux, même de loin, avec
nos voix de Thonier. On se rassemble
et j'ai envie de t'écrire à nouveau
de la musique -

Je te fais téléphoner par
mon frère Jean Dufont - Donne-lui
ou envoie-moi des textes de toi,
viens encore de musique, et puis
je travaillerai.

Tu penses que je suis un
 "Salaut" parce que je ne t'ai
 + vu. Tu as raison.

Mais ce "Salaut" il
 t'aime bien lui aussi même -
 Je te félicite d'avoir ainsi
 rajeuni. Tu es beau comme
 une aube ... dans nos
 crépuscules abstraits et devant
Celle qui nous attend, je pense, et
 me nous rimerons bien aussi...
 et qui sera la dernière -

A toi.

Uw

L'âme du bouquin

Au commencement, à mon commencement, était le livre. Il y avait eu un concert au théâtre de Chambéry au printemps 1969 et mon entrée à perpétuité dans le monde de Ferré. L'enchantement d'une découverte, une voix sur des mots et des musiques sans pareils, le contact avec l'artiste de ma vie, celui qui allait m'emmener vers d'autres créateurs, écrivains, peintres, musiciens. Je trouvais plus tard en écoutant *Juke box troubadour*, paroles de Jean Dréjac, musique de Ferré, le mystère coloré de cette soirée : « J'y ai vu qu'du mauve / Quand il m'a ferré »... Au sortir du théâtre, pour prolonger le charme, ce n'est pas un disque de Ferré que j'achetais, mais un livre, plus exactement une brochure millésimée. Avec la conviction qu'après le concert, il fallait partir de là. C'était *Mon programme*. Il y avait dans ces pages une autre présence, aussi forte, celle des mots sur le papier, la voix et la musique véritablement écrites à l'encre sympathique. *Mon programme* révélait aussi d'autres talents du chanteur, ceux de l'imprimeur, son « copyright 1968 by Léo Ferré 9 avenue St Michel Monte-Carlo (P^{te}) ». Il y eut ce commencement, cette soirée doublement imprimée au profond de ma mémoire.

Le concert et *Mon programme* avançaient une évidence : on n'entrait pas chez Ferré comme dans un moulin à chansons. Il y avait des frontières à passer, un continent à parcourir, une « mer jamais étale ». Il y avait aussi un climat changeant, des ombres et des lumières, le froid et le chaud, toute une vie duelle. Je découvrais *Pépée* et *Les Morts qui vivent, Ni Dieu ni maître* et *Mes chansons* mais aussi d'autres textes : « Je me sens devenir animal petit à petit... », « Je voudrais que tout s'arrêtât là du temps compté des hommes... ». Est-ce que je « comprenais » tous ces mots ? J'avais, d'emblée, à l'écoute comme à la lecture, banni ce mot de mon lexique, tant tout m'arrivait cinq sur cinq. Je campais sur ma position, sur mes certitudes : il y avait eu la magie du concert, il y avait la magie de la lecture. Ferré s'écoutait, Ferré se lisait. Dans une autre délectation, pour d'autres plaisirs...

Engageant ma remontée vers le Ferré d'avant 1969, poursuivant au fil des ans ses avancées, j'accumulais en concerts et en disques de substantielles provisions. En revanche, je restais, le plus souvent, pour les livres à découvert et dans l'incomplétude. Jusqu'à 1993, sept ou huit livres avaient paru, ainsi que quelques Gufo del Tramonto. Après sa mort, La mémoire et la mer ajouta quelques précieuses publications et quelques lumineuses *Étoiles*. Mais dominait l'éparpillement, Ferré en fragments, Ferré jamais recomposé. *Poète... vos papiers !, Testament phonographe*, les livres des Éditions du Grésivaudan, *La Mauvaise graine* agrandissaient la perspective. Mais très insuffisamment... Et laissaient Ferré à l'étroit, avec l'envie de pousser les murs ou d'ajouter quelques rallonges aux tables des matières. Il a fallu, pendant des années, patienter, s'impatienter jusqu'à ces *Chants de la fureur*, cette « première fois », presque tout Ferré à quelques... centaines de pages près.

La publication des *Chants de la fureur* est à prendre, à la marge, comme une mise au point de Léo Ferré et de son œuvre, faisant tout autre chose que s'« emmitoufler / Pour la saison chez Gallimard », dans cette maison où il avait déposé – fait déposer – dans la boîte aux lettres, *Poète... vos papiers !*, sans la moindre réponse. La blessure était restée vive au point de la raconter encore, des années plus tard, dans l'émission de France Culture, lors de la Saint-Sylvestre de 1987 : « Chez Gallimard, on ne doit pas m'aimer ! C'est des drôles de mecs chez Gallimard ». De « drôles de mecs » pour « des drôls de types »... Cette indifférence ajoutée à d'autres mauvaises rencontres éditoriales, à quelques revers ou trahisons, avaient scellé les préventions de Ferré à l'égard du monde de l'édition et des marchands. Et, par ricochet, du livre. Après ses traversées adolescentes en livres, ceux-ci n'avaient plus répondu à ses exigences, à sa nature poétique. C'était sans appel : la poésie n'était pas à sa place dans le livre. Il l'a écrit, il l'a répété, dans la préface à un recueil de Philippe Le Pavec : « N'oublie pas que la poésie ne se lit pas. Elle ne s'est jamais lue... à part quelques maniaques – comme nous – et encore ! ». Ou dans *La Poésie est dans la rue* : « *Le Temps des cerises*, dans un livre, ça n'est même pas lisible ». Ou encore dans *Préface* : « Toute poésie destinée à n'être que lue et enfermée dans sa typographie n'est pas finie, elle ne prend son sexe qu'avec la corde vocale tout comme le violon prend le sien avec l'archet qui le touche ». Dans ce domaine, comme dans d'autres, Ferré se battait contre un ordre établi,

contre des institutions, contre des idées mises de force dans la tête des gens. Dans *Aragon et la mise en musique*, il écrivait : « On a pris l'habitude d'écrire, dans les manuels de littérature, que le vers se suffit à lui-même et que les syllabes chantent, que la rime ou l'assonance accusent les contours de la mélodie verbale », et plus loin : « Je ne crois pas tellement à la musique des vers mais à une certaine forme propice à la rencontre du verbe et de la mélodie ». Une rencontre qui ne pouvait se faire que par la musique, que par la voix. Pour Ferré, le livre n'était qu'une « concession », l'enfermement des mots, un essai raté de « l'incommunicable ». À l'étroit dans la page, la poésie ne peut se lire. Il y a tant de griefs chez Ferré qu'il y aurait matière à un... livre pour dire sa relation complexe à la galaxie Gutenberg.

Fait-il suivre Ferré sur cette voie ? En grossissant le trait, écouter la poésie et jeter le livre. On saisit le propos, la nature du rejet, les origines et la – difficile – permanence de la poésie, celle donnée par la voix, celle soutenue par une mélodie. Mais il faut en convenir le poète n'a pas toujours raison ! Il en est lui-même convenu. Ainsi, dans son texte sur *Paul Verlaine* : « Il n'y a jamais qu'une poésie et il y a mille façons de la lire, de l'écouter sortir de la page dactylographiée et chanter, si l'oiseau de l'œil sait accommoder ». Il y a de quoi rapprocher les mots de *Préface* et de *Paul Verlaine*. C'est affaire de désir et de création. Ferré est chez lui dans le livre. Et soulignons-le noir sur blanc, *Les Chants de la fureur* est « la chose » la plus importante qui soit arrivée à l'œuvre de Léo Ferré depuis des décennies. Pour écrire des mots très pesés.



Il est donc « de toute première instance » de le lire et de se retrouver avec un des mots clés de l'univers Ferré, avec *La Solitude*. D'abord parce qu'on retrouve – ce peut être une banalité – dans l'acte de lire, l'acte d'écrire. Quand je lis Ferré, je suis seul, avec Ferré écrivant seul : de part et d'autre, il y a la page qui se remplit, les signes qui s'agitent, s'ordonnent et se désordonnent, l'écoulement du temps, le glissement de la vie, une transmutation et une matière précieuse qui se crée et passe de l'un à l'autre, de l'écrivain au lecteur, dans l'entre-soi et le tête-à-tête, l'intimité pour que la porte de l'œuvre s'ouvre. Quand je lis Ferré, il n'y a pas le public du concert, il n'y a pas la machine – même minuscule – qui passe la chanson et qui fait obstacle. Il y a un objet qui se touche, la familiarité du papier, un plaisir physique, le livre, le plus bel objet du monde. Il y a aussi l'entrée dans un temps choisi, dicté par moi seul, un temps maîtrisé. Où la vie ne va pas linéairement, où les mots prennent leur temps, celui que je désire, qui me fait sauter une ligne, dix lignes, repasser à la page précédente, revenir aux lignes négligées, aller trois-cents pages plus loin pour vérifier une intuition, calmer une impatience. Écrivant ceci,

je n'écris pas un plaisir solitaire, une lubie intellectuelle, j'écris pour le lecteur en poésie, pour celui qui complice avec Baudelaire et Aragon, avec Verlaine et Cadou, avec Rimbaud et Perros, avec Apollinaire et Jaccottet, avec Maiakovski, Pavese ou Giaouque. Pour celui qui vit en Poésie.

Avec *Les Chants de la fureur*, le lecteur s'immerse dans la force du titre d'une exposition organisée à l'été 2013, à la Fondation Martin Bodmer, à Cologne (Suisse) : *Le Lecteur à l'œuvre*, titre riche de sa polysémie, titre qui révèle le lecteur « faisant » l'œuvre, lui donnant vie, ranimant l'inanimé, à la recherche de l'âme du bouquin. Il n'y a en cela aucune exagération, aucun détournement : le lecteur est aux commandes du livre, tableau de bord aux multiples boutons, l'empathie et la lenteur, le plaisir et le sens critique, tableau de bord pour pilote unique. De fait, il n'y a pas de mode d'emploi des *Chants de la fureur*, seulement un mode Ferré, un mode personnel, un mode passion. Le livre permet cette connivence, le jeu avec les pages, avec l'imprimé, avec le plein et le vide de la page. Au lecteur d'installer son rythme de lecture, ses accélérations et ses ralentissements, le silence sur le silence. Pour un surcroît de sens, pour un surplus d'émotion. À ce jeu du rapide et du lent, le lecteur cherche récompense, compréhension, entente, celle que préconisait Pascal : « Quand on lit trop vite ou trop doucement, on n'entend rien ». Tout est là : lire Ferré, l'entendre, s'entendre avec lui. Faire sortir « l'écriture à haute voix » que cherchait Roland Barthes, cette écriture écoutée et lue qui installe les conditions, le vertige du transvasement, vers le lecteur. *Le plaisir du texte*.

Les Chants de la fureur est, dans la bibliothèque ferréenne, une avancée énorme, une étape indispensable. Il permet d'agrèger Ferré, en faisant se côtoyer toutes ses écritures. En organisant des jeux d'échos et de correspondances, en rapprochant *Des armes* et *Lamentations devant la porte de Sorbonne*, *Pénélope* et *La Graine de la joie*, *Et cette coréenne* et *Le Mauve de tes yeux*, *Basta* et *Le silence ne téléphone jamais*, en courant, ici et là dans l'œuvre à la suite de ce vers fétiche : « Moi noctambule affreux vivant à bout portant », en retrouvant dans *Les Années blêmes* – mais dans une version « campagne française » – le début de *Basta* qu'on pensait « unique » : « Je ne sais pas d'où je viens mais je sais que je suis là, à reverdir dans cette campagne toscane », en passant, sans l'occulter, du chanteur à l'écrivain, d'une musique à une autre musique. Le livre permet de dénicher la source de l'œuvre, de suivre les fleuves et les affluents, de trouver des résurgences, peut-être quelques bras morts. D'embarquer sur des tracés et des sinuosités, sur les lits majeurs ou mineurs. Et finalement de dessiner une œuvre hiérarchisée de *La Tante* à *Cette blessure*, de *La Rue* aux *Amants tristes*, de *Martha la mule* aux *Étrangers*. Avec un lecteur embarqué choisissant ses pérégrinations, ses gares et ses ports. S'arrêtant, pour prendre une seule partie des *Chants de la fureur*, la dernière *Projets et ébauches*, davantage sur *Bestiaire* et *La Machine*, sur *L'Entreprise Buffalo* et *L'Oratorio de Noël*, sur *Don Quichotte 1964* et *Villon* que sur d'autres.

Enfin, pour revenir sur une antienne Ferré, *Les Chants de la fureur* permet, encore plus qu'avant, avec la découverte de *L'Imaginaire*, *La Machine*, *Les Années blêmes*, *Lamentations devant la porte de Sorbonne*, de remiser définitivement les définitions jivaros, les essoufflements sémantiques, les avatars aussi prétentieux que vides, le talent de mal nommer les choses. Chez Ferré, les écrits, les essais, les ébauches sont rangés, mis de côté, sortent à l'occasion, trouvent leur localisation, leur emploi définitif, sans qu'il soit question de cuisine, de superposition, d'une autre couche sur une première couche. Le matériau est en attente et s'il en est qui sont restés inaboutis et délaissés, la faute en revient à la « suprême infirmière ».

Au début des années 80, Ferré écrivait ceci à ses éditeurs de *Testament phonographe* : « Je suis un chanteur et c'est là tout mon drame quand il s'agit d'écrire un livre... Les chanteurs ça n'écrit pas. Quelquefois ça chante. Un écrivain ça peut chanter... Quand il écrit des chansons, on dit que c'est un poète qui veut bien s'abaisser à faire Poiseau sur une branche, soit-elle de Gallimard. Quand c'est un "musicien" patenté qui écrit une chanson, on dit qu'il écrit une mélodie... Quand un chanteur écrit un livre, ou des poèmes, ou ses propres chansons, ou bien une histoire des fois abracadabrante, on dit qu'il a des nègres et que ci et que ça... ».

Espérons que, 2014 loin de 1980, *Les Chants de la fureur* feront nôtre moins de « et que ci et que ça », qu'il y ait vraiment la lecture de ces chants, la lecture de cette fureur.

Des lunettes empruntées, des dentelles et de la chemise

À cheval donné on ne regarde pas les dents, proverbions-nous dans notre précédent numéro à propos de la *Grande Nuit* Léo Ferré du 14 juillet au Toursky. Il est des présents à prendre sans fine bouche déplacée. Dans la pleine conscience du don. Et *Les Chants de la fureur* relève de ce don qu'on aura de cesse d'ouvrir, de lire et de relire. Ceci n'empêche pas de relever quelques défauts, quelques corrections à effectuer pour de prochaines éditions.

En commençant par la couverture, un peu fragile, qui aurait gagné à être pelliculée et renforcée, le titre et l'auteur débarrassés d'un déplaisant cadre noir cassant l'harmonie de la photo de Grooteclaes (déjà utilisée, par ailleurs, en couverture du livre de Jocelyne Sauvard, *Un artiste vit toujours demain*, paru en 2009 chez Melis Éditions). En poursuivant – Mathieu Ferré le déplorait – avec les textes mis en bout à bout. Sur ce point, il y a peu à redire : la Pléiade use de ce procédé que n'a pas suivi, par exemple, Jean-Paul Liégeois pour ses « Intégrales » Brassens, Trenet et Béart au Cherche Midi, où chaque texte prend son *incipit* en haut de page. En remarquant la suppression (exigée par le parti-pris chronologique et le « démontage » des trois livres de Ferré) des cinq sous-parties – *Le Vent dans la moelle*, *L'Amour*, *Époque épique*, *Vers pour rire*, *La Terre est soule* – de Poète... vos papiers !.

On n'a pas manqué de déplorer les textes retirés par des manigances juridiques. Il faut en prendre son parti : les « Œuvres complètes » de Léo Ferré ne sont pas à l'ordre du jour. Excepté *La Vie d'artiste* jamais éditée on trouve, aujourd'hui encore, les autres textes : *La Musique souvent me prend... comme l'amour* à La mémoire et la mer (1999), toujours disponible, *De sacs et de cordes* dans le livre-disque *Le Chant du monde* (2004) avec le texte intégral et les notes d'Alain Raemackers, *La Nuit* et *L'Opéra du pauvre*, plus difficilement, dans leurs parutions originales, en livre, en livret ou en disques. Quelques autres textes n'ont pas été retenus par Mathieu Ferré et quelques oublis sont à relever. Ainsi, un texte de la fin des années 50, *Réflexions d'un artiste mineur*, paru dans le n° 16 des *Copains d'la neuille*. Le lecteur intégraliste pourra mettre dans la proximité des *Chants de la fureur* cet inventaire « mis de côté ».

Les lectures et relectures n'ont pu empêcher quelques erreurs et coquilles diverses dans ces mille six-cent vingt-deux pages et milliers de mots : un « elles », page 1000, aurait gagné au singulier, « ce bijoux », page 1406, à perdre son x, « polennent », page 1427, à prendre deux « l ». Dans *Le Guinche*, il y a avec Prud'homme, il y a, aussi, un autre accordéoniste qui a pour nom « Carrara », le « Filaltelli » de *La Révolution* s'appelait « Finalteri », le « Block » évoqué dans *Les Années blêmes* est le poète Alexandre Blok. D'autres relâchements orthographiques, d'autres ruptures des codes typographiques. Un ajout intempestif a défiguré un vers du *Chemin d'enfer* et un titre à lire ainsi :

Ô Nietzsche agrippé naseaux de Turin

Et non :

« Ô Nietzsche agrippé [aux] naseaux de Turin »

Comme l'atteste le manuscrit qui figure dans la plupart des éditions de *Testament phonographe*. Cinq corrections sont, donc, à effectuer dans les textes (pages 378 et 596) et en table des matières (pages 1591 et 1614).

Un autre point fait débat, le parti-pris d'un livre sans notes, sans notices, sans variantes, sans indications biographiques, sans disco-bibliographie. Ce peut être dommageable pour l'apprenti en Ferré, pour le lecteur novice. Incontestablement, il est utile d'apporter quelques repères, quelques éclairages : *Les Années blêmes*, *Essai sur le mariage*, le chapitre *La Mémoire et la mer*, des dizaines et des dizaines d'autres textes, auraient gagné à certaines « aides » à la lecture. Une prochaine édition ne pourra se passer de cet appareil critique. Par ailleurs, une édition « à nu » ne peut être rejetée. Mathieu Ferré s'en explique dans l'entretien (page 6). Il y a un intérêt, un plaisir à naviguer sans boussole, à découvrir et à être pleinement lecteur. La publication en Pléiade, en 2011, de *Œuvre* de Milan Kundera apportait, sur ce point, de riches éléments de réflexion. Le romancier avait, déjà en 1995, lors de la réédition de *L'Art du roman*, indiqué qu'il

refusait les « éditions annotées », celles qui, finalement, sont plus pour les spécialistes que pour les lecteurs. Dans sa « Note sur la présente édition » de la Pléiade, François Ricard précisait que *Œuvre* était pour les « lecteurs de bonne volonté, ces “lecteurs oisifs” évoqués dans le Prologue de *Don Quichotte* qui n’ont nul besoin de lunettes empruntées pour comprendre et apprécier une œuvre aussi ouverte et limpide que celle de Kundera ». Il va sans dire que l’œuvre de Ferré ne peut prétendre à ces qualificatifs, mais on saisit parfaitement le propos de Ricard qui conduit par des explications, par des « lunettes empruntées » à priver le lecteur de sa vue. Pour la régler sur celle d’un autre « bien voyant ». Soyons clairs : notre préférence va à une édition critique de Ferré. Mais « savamment » et sensiblement dosée.

Pour conclure, il faut redire combien la parution des *Chants de la fureur* est une belle chose. Et combien les grincheux systématiques jérémiant sur ce livre, critiquant ceci, daubant cela, sont à écouter d’une oreille parfaitement distraite. Joubert, en son temps, s’en prenait à « ceux qui s’occupent des dentelles avant de s’occuper de la chemise ». Il faut s’occuper, avec quelques inévitables remarques dentellières, prioritairement de la chemise de Ferré, *La Chemise rouge*, extraite de *L’Opéra du pauvre* :

Cette chemise-là... cette chemise-là...

C’est de la poésie

Un jupon de la lune
Quand le soleil malin
Lui a mangé le ciel
Le chagrin d’une dune
Quand une épave y cherche
Un regard fraternel

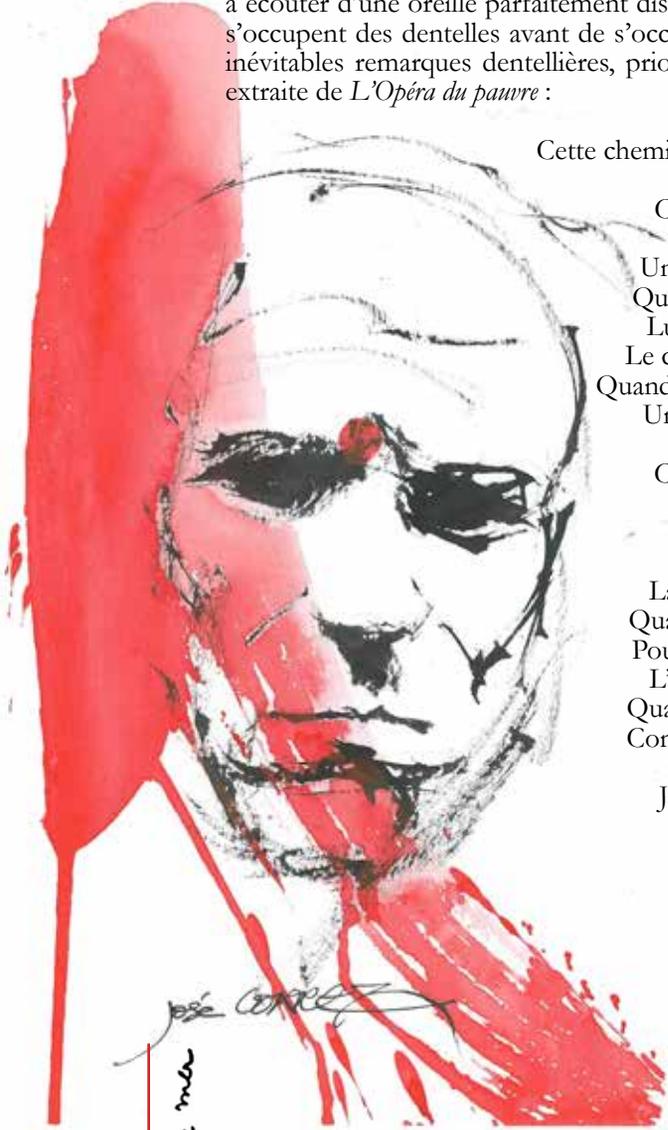
C’est de la poésie

...

La voile de ma vie
Quand mon navire va
Poussé par la passion
L’image de ma vie
Quand le rouge me va
Comme va la chanson

Jusqu’à la poésie

...



LES ANARCHISTES

Ils ont tout ramassé
Des beignes et des pavés
Ils ont gueulé si fort
Qu'ils peuvent gueuler encor
Ils ont le coeur devant
Et la main dans leur sang
Et puis l'âme tout' rongée
Par des foutues idées

Ils ont tout ramassé
Des beignes et des pavés
Ils ont gueulé si fort
Qu'ils peuvent gueuler encor
Ils ont le coeur devant
Et la main dans leur sang
Et puis l'âme tout' rongée
Par des foutues idées

Les anars

III) Ils ont un drapeau noir
Sur lequel sur l'Espoir
Et le mélancolie
Pour briser dans la vie
... est avec ~~cont~~ (tender)
Des anars sur ~~l'horizon~~
Le passé et l'avenir
Et les deux nouvelles
Pour ne les oublier

Il ~~ont~~

Les Anars

Y'a un drapeau sur lequel
Le bleu et le rouge et le blanc
Faire croire à un Espoir
On ne les comprend pas

Les anarchistes

Ils ont tout ramassé des beignes et des pavés
Et en gueulant si fort qu'ils peuvent gueuler
Ils ont l'âme tout' rongée
Par des foutues idées

Les anarchistes.

Les Copains d'la neuille

